

THIERS sur THEVE

de L'OCCUPATION

à la LIBERATION

1940 - 1944



Max MARINIER

NOUVELLE CHRONIQUE DES ANNEES DE GUERRE

Cette chronique, tout en reprenant le texte original, contient des précisions et des développements suscités pour l'essentiel par la publication de notre premier récit.

Nous espérons que son intérêt s'en trouvera accru pour servir au mieux la mémoire de notre collectivité.

Avec la guerre de 1940 et la Libération, elle couvre une période particulière du passé de notre commune et fait suite à l'histoire écrite par M. Pierre Divoux concernant Thiers, des origines aux années 1930.

Nous la dédions en particulier aux deux enfants de Thiers morts au combat pendant cette guerre :
Edmond Deslandes, estafette, tué le 14 mai 1940 à Marche en Famenne (Belgique) à l'âge de 33 ans.
Bernard Divoux, légionnaire, tué le 18 mai 1944 au cours des combats du mont Cassino (Italie) à l'âge de 21 ans.

THIERS sur THEVE

1939 - 1944

Les événements qui se sont déroulés en France au cours de cette période ont une importance considérable. Ils ont laissé dans les esprits des traces profondes. Cinquante ans après, certains débats ne sont pas clos; les sensibilités restent vives. Pris dans la tourmente, notre village en ressentit longtemps les effets.

Dans ces conditions, devons-nous disperser aux quatre vents tous les souvenirs accumulés auprès des derniers témoins de ces années terribles et faire l'impasse sur cette trame d'histoire qui divisa tant de Français ? Nous ne le pensons pas; aussi bien, notre volonté de ne pas réveiller de vieilles querelles sera-t-elle constante tout au long de ce récit.

LA GUERRE

Le 14 juillet 1939 une parade militaire exceptionnelle par le faste et les moyens déployés se déroulait sur les Champs-Élysées.

Nous sentions bien en y participant que cette démonstration sans précédent préluait à de graves événements. Après vingt années de paix hésitante en Europe, l'horizon s'assombrissait chaque jour d'avantage.

De fait, six semaines plus tard, la France entrait à nouveau en guerre avec l'Allemagne. Je me souviens. J'avais dix-sept ans. En vacances à Thiers je m'apprêtais, comme chaque année à cette époque, à retourner à l'École militaire quand j'appris, par la radio, l'ordre de mobilisation générale.

Avec l'inconscience de mon âge, par ailleurs tout à fait convaincu de la supériorité de l'armée française dont je n'étais pas peu fier, j'explosai de joie. Enfin, j'allais découvrir l'action. Pauvre de moi! Mon père, lui, avait vécu la Grande Guerre vingt ans plus tôt et bien qu'il n'en parlât jamais, gardait intact le souvenir de ses horreurs. Tant d'exaltation aveugle le peinait.

En réalité, mis à part quelques agités, c'est certainement plus résignés qu'enthousiastes que les Français entrèrent dans cette guerre, la seconde en vingt-cinq ans.

A Thiers cependant, comme partout, les hommes mobilisables rejoignent leurs affectations. Ils sont une douzaine. Durant huit mois ils se morfondront dans l'inaction générale.

Comme dans toutes les communes rurales, les exploitations agricoles souffrent de l'absence des hommes mobilisés. Les femmes s'efforcent avec courage de les remplacer. Ainsi, voit-on par exemple Mme Delalain planter une vingtaine de pommiers sur un terrain rue de la Fontaine Ste-Geneviève. Plus tard, son mari prisonnier en Allemagne recevra une photo du verger nouvellement créé.

Des troupes françaises séjournent épisodiquement dans le village et surtout en forêt où leurs campements trouvent des abris sûrs. On note au mois de septembre 1939 la présence du 9^e régiment du train des équipages. Les forestiers n'ont pas gardé un bon souvenir de ces soldats indisciplinés qui coupent du bois à tort et à travers, allument des feux sans souci des risques d'incendie et répondent grossièrement aux remarques qui leur sont faites.

Mais le spectacle pour les enfants du village est au Bû. Un projecteur de D.C.A., alimenté par un groupe électrogène, y est installé (Le poste de tir étant à Orry la Ville). Pour amuser les gamins du village et probablement se distraire eux-mêmes, le soir venu, les servants balayent d'un puissant faisceau le paysage en rase-mottes. Il n'est pas sûr que, parvenu aux oreilles des officiers, cet exercice leur aurait valu de chaleureuses félicitations...

Du reste, la population émue par le danger d'un repérage, demande et obtient le transfert du phare auprès de la Fontaine Madame. (Cette fontaine, aujourd'hui disparue de notre paysage, se trouve sous l'autoroute, dans l'axe de l'ancienne route du Golf). L'hiver 39-40 est très rigoureux. Au cours des mois de janvier et février on enregistrera des températures de l'ordre de -18° . Heureusement, la proximité des forêts entourant Thiers donne à beaucoup la possibilité de se constituer une réserve de bois de chauffage. En temps ordinaire, cette activité n'était pas exercée uniquement par les hommes. Bien des femmes à Thiers, qui aidaient leur mari dans les travaux des champs, l'aidaient également quand il se faisait bûcheron.

Hors l'absence des hommes mobilisés, l'état de guerre n'est pas vraiment ressenti dans notre campagne. Réduites à quelques escarmouches de frontières, les opérations militaires tiennent peu de place dans les communiqués et la formule "Journée calme sur l'ensemble du front" revient sans cesse. Au reste, l'audience de la radio est faible. Peu de foyers disposent d'un poste de T.S.F. Le coût élevé de l'appareil et de son installation en freine la diffusion.

L'usage au cours de la Première Guerre mondiale de gaz asphyxiants faisait craindre, vingt ans après, le même danger. Aussi, la distribution de masques à gaz fut-elle, en cette année 1939, généralisée auprès des populations civiles. Belle occasion de déguisement pour nos écoliers ravis de se voir offrir gracieusement un appareil aussi impressionnant que mystérieux.

La situation de conflit larvé que l'on a appelé en France "drôle de guerre" a duré de septembre 1939 à avril 1940, soit sept mois. Les Allemands employèrent pour qualifier cet état l'expression "sitzkrieg" ou guerre assise. Nous connaissons plus tard la foudroyante "blitzkrieg" ou guerre éclair qui laminera l'armée française et beaucoup d'autres. En matière d'invention, nos alliés anglais ne seront pas en reste qui baptiseront "guerre des confetti" le déversement sur l'Allemagne de milliers de tracts destinés à provoquer le soulèvement des populations contre les dirigeants nazis. En pure perte malheureusement.

L'EXODE

Hélas! dès le printemps 1940, la "drôle de guerre" touche à sa fin. Les colonnes blindées allemandes, supérieurement organisées et commandées, déferlent par les Ardennes et submergent les troupes françaises et alliées. En quelques semaines le désastre est consommé.

A la date du 21 mai, M. Marinier, forestier au Bû, note sur son livre journalier :

" A 19 heures, le maire de Thiers fait battre au tambour. Demande est faite à la population de rassembler ses objets précieux pour une évacuation possible du territoire ".

A 21 heures, c'est un avis impératif :

" Ordre est donné à la population d'évacuer dans les plus brefs délais, les troupes allemandes étant très proches ".

Mais le lendemain 22 mai, chacun est prié de regagner son domicile !

Un phénomène nouveau se manifeste : la cinquième colonne. Bien organisée avec ses agents allemands infiltrés sur les arrières du front français, elle agit dans l'ombre, semant avec de fausses nouvelles, la peur dans une population en plein désarroi.

Le 10 juin les habitants de Thiers sont contraints d'évacuer à nouveau. Depuis trois semaines les armées françaises sont en perdition. Cette fois-ci, de préoccupante, la situation est devenue dramatique.

On ne peut en quelques lignes donner une idée de l'inquiétude de ces familles soudainement plongées dans l'inconnu; et l'inconnu quelque fois prendra forme de tragédie. Bombardements et mitraillages de pauvres gens agglutinés sur les routes, déciment des familles entières. Pourtant, la population de notre village noyée dans cette pitoyable procession ne s'en sortira pas trop mal .

Disposer en cette circonstance d'une voiture et d'une réserve d'essence donnait un avantage certain. Quelques convois s'organisent. La scierie Quirin met à la disposition des ses employés deux camions, qui prennent le 10 juin, comme la plupart des réfugiés, la direction de la Loire. Louis Marchand, Mlle Cottard, Michel Cottard, Mme Delalain et ses trois enfants, Annette, Paul et Renée, ont pris place dans l'un d'eux. Mitraillé en cours de route, miraculeusement épargné, mais ne pouvant franchir le fleuve dont les ponts viennent de sauter, le convoi rebrousse chemin pour faire halte au bord de la Mayenne, dans une ferme près de Couterne.

Là, une nouvelle vie s'organise. Pour combien de temps? Si les jeunes s'adaptent vite, le déracinement désoriente les plus vieux et l'inconfort accentue leur peine. M. Quirin, dont le moral est toujours au plus haut, s'efforce de distraire sa petite troupe et traque entre-temps le canard sauvage sur les rives de la Mayenne.

Mme Quirin et Mme Marchand ont rapporté le témoignage émouvant d'un homme - compagnon d'exode inconnu - que le spectacle hallucinant de l'effondrement d'un pont de la Loire avait bouleversé et conduit, tout irréligieux qu'il était, pour la première fois de sa vie dans une église. Sur le point de franchir le fleuve, il venait d'assister à la fin tragique de ces malheureux, hommes, femmes et enfants, précipités dans les flots au milieu de décombres de toutes sortes : véhicules et leurs chargements disloqués, poutrelles d'acier, blocs de béton etc. Vision d'apocalypse!

Mon frère Edgard, a naturellement fait le récit de son exode. Il travaillait alors à la cartoucherie de Survilliers. Il était convenu que la Direction organiserait éventuellement l'évacuation du personnel qui le souhaitait. En fait, sous la pression des événements, chacun dut improviser. Lorsqu'au soir du 10 juin il rejoignit le domicile familial, mes parents étaient partis. Et c'est à bicyclette qu'il se lance dans l'aventure, avec pour tout bagage, une lourde boîte à outils dont il ne se sépare jamais. C'est ainsi qu'après bien des péripéties, il atteint la Loire qu'il franchit in extremis, pour arriver deux jours plus tard à Ste-Gemme, petit village de l'Indre. Si paisible, ce petit bourg allait subir en juillet 1944 le même sort qu'Oradour-sur-Glane. Il y eut tout de même beaucoup moins de victimes, mais la plupart des maisons furent incendiées à la suite de représailles exercées par une unité de la trop fameuse division S.S. "Das Reich".

Beaucoup de Français ont, de bonne foi, cru reconnaître au dessus des ponts de la Loire la marque des avions italiens. En réalité c'est la Luftwaffe qui opérait dans ce secteur et elle seule. Aux documents irréfutables en apportant la preuve, tels que les plans de vol détaillés allemands et italiens, s'ajoutent des impossibilités d'ordre technique dont l'exposé n'entre pas dans le cadre de notre récit. Qu'il nous soit simplement permis de rappeler qu'Allemands et Italiens avaient créé dans l'espace aérien français une zone de sécurité, large de deux cents kilomètres au sud de la Loire, interdite à leurs aviations dont les pilotes non seulement ne parlaient pas la même langue mais n'appliquaient pas les mêmes procédures.

M. Arthur Morand, alors âgé de 76 ans, habitait Place du Château à Thiers. Il a raconté son exode dans une lettre à sa famille. Ainsi, dès le 11 juin, Thiers est désert. Presque tous les habitants ont fui sur les routes encombrées. Seules, à peu d'exceptions près, quelques personnes âgées, incapables de voyager sont restées. La suite des événements, juste retour des choses, leur sera plutôt favorable.

M. Deslandes, premier adjoint, assura après le départ du titulaire, M. Delabroy, les fonctions de maire. Il fut parmi les derniers à partir et l'un des premiers rentrés. Dès son retour, il se chargea d'aller chercher le pain à Survilliers pour en faire la distribution. Il habitait à cette époque dans les communs du château. Plus tard M. Delabroy assumera cette charge, quand le pain sera fait, sous surveillance allemande, par des prisonniers français à la caserne Ordener à Senlis.

Pour l'heure, les divisions blindées allemandes continuent leur progression. Les troupes françaises sont débordées et les cohortes de réfugiés, bombardées et mitraillées sauvagement et sans répit.

① Rappelons d'autre part que l'état de guerre entre la France et l'Italie n'a duré que 14 jours (du 10 au 24 juin 1940)

Partout règne la plus grande confusion. L'armistice signé le 23 juin avec l'Allemagne, met un terme à une situation désespérée pour l'armée métropolitaine et tragique pour les réfugiés.

Enfin, le retour au domicile pouvait être envisagé! Dans une France partagée en trois zones, Thiers, à mi-chemin entre zone interdite et zone libre, se trouve dès lors en zone occupée. Pour les réfugiés des zones interdites, le retour ne sera possible que beaucoup plus tard.

Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis

Chiers le 10 Septembre 1940

Ma Chère Marie.

Cet exode à travers tous ces pays encombrés de troupes, ces longues marches forcées sur ces routes sans fin, ces nuits passées à la belle étoile, le manque de nourriture et toutes ces appréhensions, m'ont complètement démoli, me voici courbé complètement, j'ai beau vouloir me redresser rien à faire, et mes pauvres jambes ne veulent plus avancer.

Avec mon pauvre vieux cheval et ma chienne j'étais nous sommes donc partis le dimanche 9 juin à 5^h du soir pour aller passer la nuit sous un hangar à Vémars et rentrés à Chiers le 22 après avoir fait Odra zigzagué dans toutes la Brie. L'auvergne, Ozoir la F., Nogent sur Oise etc pour échapper à Le Chalobut en Brie (à quelques Kilom de Melun où l'ennemi nous repignait et nous engagea à regagner nos demeures, tandis que les 3/4 de la population avaient déjà passé les fronts de la Marne et de la Seine et

même de la Vierge (Cherbourg ne fut encore que rentée)
Pauvre Chère, s'il n'y a rien de démolé jusqu'en ce
qu'il est pas battu, toutes les maisons furent pillées de fond
en comble comme les autres pays d'à côté du reste.
L'ennemi y ayant resté 8 jours est le temps d'ex-
plorer minutieusement les demeures : les draps, cou-
vertures, etredons, vêtements, les outils biches fourches
pelles serpes cognies tout tout jusqu'à mon gra-
mophone et 50 plaques sans compter les vilas, fusils
tout était enlevé. Dans la maison, il n'y avait rien
; elle n'a été occupée que dernièrement et pendant
1 mois par 2 réfugiés revenant de Bretagne et s'en
retournant à Poitiers.

Germaine partie d'Evreux sans le bombardement
est allée au Mans puis est revenue ici pendant 1 mois
et est retournée à Evreux où elle a retrouvé sa
maison presque intacte.

Maman Chérie est en ce moment à Chères

elle fait des confitures avec les dominos de
la gardie

Que la chemie de fer a repris et va
à Survilleux et jusqu'à Amiens...

© Lico des choses à tout

Auramul

P.S. Il y avait à Stries 1500 chevaux : détruisant les ré-
coltes dans les prés, les terres, enclav. etc ; lors de notre
retour il fallut aller en entretien à La Croix rouge 23
qui avaient été tués par des bombes.

LE RETOUR

Monsieur Lucé commis principal des Eaux et Forêts à Senlis a tracé en termes évocateurs l'image de sa ville méconnaissable.

"19 juin. Je suis enfin de retour à Senlis après avoir traversé des communes complètement désertes : Ver, Ermenonville, Montlévêque où n'est resté qu'un habitant et passé auprès du dépôt de blé du chemin latéral dont l'incendie est encore en pleine activité.

Après cette odeur de blé brûlé, c'est celle des morts encore restés sur place qui vous rappelle à la réalité; soldats de la défense de Senlis, chevaux éventrés, chiens écrasés ou abattus mélangés dans les branches d'arbres mutilés, les bouteilles cassées, les véhicules abandonnés, la paille et les autres détritiques inimaginables; tel est l'état des promenades de la ville.

Quant aux rues, elles sont en partie impraticables, soit par suite des immeubles détruits, soit par les toitures, les débris de vitres et de matériel électrique qui les encombrant ... "

De retour à la maison forestière du Bû mes parents consternés mesurent eux aussi l'étendue des dégâts : meubles cassés, armoires vidées, désordre indescriptible. Presque toutes les maisons inoccupées ont subi le même sort.

A qui attribuer ces pillages ?

Thiers n'étant pas sur un grand axe de passage, les colonnes de réfugiés qui regagnaient leur domicile après l'armistice, ne l'ont pas traversé. Par contre, parlant de Senlis, M. Gazeau est formel : "*Les évacués qui remontaient vers le nord se servirent copieusement au passage, non seulement en nourriture, mais aussi en vêtements, lingerie, literie et objets de toute nature au détriment des Senlisiens absents*".

Signalons qu'à Thiers des troupes de toutes natures, souvent hippomobiles, ont établi divers cantonnements. Sur la lettre que nous publions, M. Arthur Morand parle de "1500 chevaux qui détruisent toutes les récoltes". On ne peut donc exclure l'hypothèse d'excès commis par des troupes plus ou moins désorganisées ou sans commandement.

Bref, on ne saura jamais rien de très précis. Encore que... Et tout cela alimentera pendant très longtemps certaines suspensions au sein même du village.

Rappelons que chaque retour devait être signalé par un chiffon blanc bien en vue sur la porte de la maison. Cette mesure permettait d'apprécier rapidement la situation au fil des jours afin d'adapter, du mieux que l'on pouvait, le ravitaillement aux besoins du moment.

En contre partie elle désignait aussi les maisons non occupées...

Quoiqu'il en soit, chacun doit se remettre au travail; mais il faudra désormais tenir compte d'une réalité : nous ne sommes plus tout à fait maîtres chez nous. Ainsi, Thiers à l'image des autres villages et cités, s'installe dans une existence nouvelle.

L'ayant en partie perdue, nous mesurerons au fil des jours le prix de notre indépendance passée et le poids des contraintes de l'Occupation.

Liberté totalement perdue pour Désiré Noël, Robert Allouis, Raoul Gautherin, Roger Grouset, Joseph Cavalieri, Jacques Dupont, Aimé Tillier, Désiré Morand, Robert Bourgogne, Marcel Bor, Marcel Delalain, tous prisonniers transférés en Allemagne.

Une des tâches urgentes, dès le retour de quelques habitants, sera d'enterrer dans la parcelle de forêt bordant le chemin de la Croix-Rouge, les vingt-deux chevaux gisant depuis plusieurs semaines sur le territoire de la commune, victimes eux aussi de mitraillages, de même que ceux tués sur la route de Thiers à Neufmoulin.

Société d'Histoire et d'Archéologie de Serres

LA COMMISSION SPECIALE

Fin juillet 1940, où en sommes-nous ? La troisième République a sombré. L'Etat français a été proclamé le 11 juillet 1940. Une ligne de démarcation partage la France dont les trois cinquièmes sont occupés. Le gouvernement du maréchal Pétain s'est installé à Vichy en zone libre.

Obtenir un laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation n'est pas facile. De même, la correspondance ne peut se faire que par carte préimprimée réglementaire. Quand le 21 novembre 1940 nos élus municipaux se réunissent à la mairie après cette longue inaction forcée, ils sont confrontés à une situation nouvelle très grave. Vaincus, occupés militairement, soumis à des contrôles sévères: telle est l'implacable réalité.

La République disparue, nos institutions et les hommes chargés de les faire fonctionner se trouvent menacés. Malgré tout, contrairement à notre attente, le registre des délibérations de la commune, ne fait aucune allusion aux événements. Témoignage est ainsi apporté, qu'une longue tradition et des usages bien établis, peuvent résister à toutes les épreuves.

Le 21 novembre 1940, le Conseil municipal se réunit donc comme d'habitude en session ordinaire. Mais la bonne volonté ne suffit pas. Certains conseillers, MM. Boyelle, Cottard, Delaine, Dôlé, Théroine, sont aux armées. Faute d'atteindre le quorum, le Conseil ne peut délibérer. Au reste, après avoir dissous les Conseils généraux, une loi de Vichy du 16 novembre 1940 prescrira de remplacer les municipalités élues, par des municipalités nommées.

On se méfie des électeurs ! Il faut dire que les Conseils en place avaient été élus dans un climat favorable au Front Populaire, ce qui ne pouvait satisfaire les tenants du nouveau pouvoir. Dans les villages, généralement peu politisés, ces considérations avaient moins d'importance. D'ailleurs, cette disposition ne sera appliquée qu'à partir du mois de février 1941 aux communes de moins de deux mille habitants. En conséquence, le 2 mars 1941, le conseil municipal de Thiers est dissous et remplacé par une Commission spéciale nommée par les services préfectoraux, parmi une liste de volontaires plus ou moins kamikazes...

Elle comprend :

- | | |
|----------------|------------------------|
| - Un président | M. Delabroy |
| - Deux membres | MM. Dupuis et Cottinet |


CARTE DE CORRESPONDANCE INTERZONES

Seul type de correspondance permis entre les différentes zones de partage de la France.

FRANCE
13H30
OCT
40
LIRE

PRIX DE VENTE
0,90

EVREUX R.P.
13H30
OCT
40
LIRE



CARTE POSTALE

EXPÉDITEUR

Madame Divoux
10 rue Bazat
à Evreux
Evreux

DESTINATAIRE

Madame Santoni
chez Mme Dollat
Faubourg de St Flour
Lantal

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, diffuser les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.

ATTENTION. — Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Evreux le 26 octobre 1940

tous cinq en bonne santé fatigué

légèrement, gravement malade blessé.

libre prisonnier.

décédé sans nouvelles

La famille la saine va bien.

besoin de provisions d'argent

nouvelles, bagages est de retour à

travaille à va entrer

à l'école de a été reçu

nous aimerions beaucoup aller à vos côtés le

J'espère que les soucis en complètement cessés

le pays doit être joli en vous êtes de moins froid

Affectueuses pensées. Baisers de tous.

Signature Germaine

Leur tâche s'annonce ingrate. Les difficultés économiques croissantes, obligent les dirigeants à prendre des mesures impopulaires. Les troupes allemandes d'occupation prélèvent une part importante des ressources nationales. La pénurie s'installe.

Les communications téléphoniques ne sont pas épargnées. Avant la guerre les abonnés au téléphone n'étaient pas, il faut le reconnaître, très nombreux à Thiers. Les titulaires de postes individuels rendaient au besoin service à leurs voisins si bien que, dans l'ensemble, la cabine publique installée dans une salle du café-épicerie Dupuis suffisait.

Soucieux de s'assurer la priorité, sinon l'exclusivité dans le domaine des transmissions, les Allemands supprimèrent beaucoup d'abonnements particuliers. De ce fait, à Thiers, presque toutes les communications privées transitaient par la cabine de madame Dupuis. Cette situation entraînait pour elle-même et sa fille Andrée, chargée de porter les dépêches à domicile, un surcroît de travail important.

Le 3 novembre 1941 les membres de la Commission spéciale constatant que l'indemnité communale annuelle de cinq cents francs est devenue insuffisante, portent celle-ci à mille cinq cents francs.

Dès novembre, les cartes d'alimentation apparaissent. A Thiers, leur distribution donne souvent lieu à de vives querelles. Rester parfaitement équitable, éloigner le favoritisme en ces temps difficiles, relevait sans doute de l'angélisme. Bref, à tort ou à raison, les récriminations sont fréquentes auprès de M. Delabroy.



Prisonniers de guerre

De gauche à droite : M.M. Bourgogne, Bor, Kopito, Morand, Cavaliere, Delalain, Théroine, Tillier, Noël, Dupont, Grouset, Gautherin, Allouis.

LA COMMISSION SPECIALE



M. Delabroy



M. Cottinet



M. Dupuis

Par suite de la dissolution des Conseils municipaux le 8 mars 1941, M. Delabroy, maire en titre au moment de l'exode, se succède à lui-même et devient président de la Commission spéciale.

TROUPES ALLEMANDES A THIERS

C'est au mois d'octobre 1940 que les premiers Allemands s'installent à Thiers; au total une centaine, réservistes pour la plupart. Certains logent dans la villa Emile où sont installées les cuisines et la cantine. Les cadres logent chez l'habitant. Ainsi, suivant le témoignage de M. Philippon, cet officier architecte d'origine autrichienne hébergé pendant plusieurs mois: "Très affable, il apporte des gâteries aux enfants et partage volontiers ses victuailles". Ainsi également cet interprète ex-barman à Paris logé chez M. Delabroy.

Le service de santé s'installe dans une maison inoccupée appartenant à M. Gabriau. Cette infirmerie accueille aussi, pour les secourir, les habitants du village accidentés. Un jour, le jeune Tymkiv, alors âgé de huit ans, s'y rendit après une chute de vélo. Sérieusement blessé au visage, il y reçut les premiers soins. Bien des images de la scène restent présentes à sa mémoire. Paul Delalain, assez intrépide aussi, ne manqua pas non plus cette opportunité et reçut gratis trois agrafes à la tête après une mauvaise chute dans la cuisine de sa maman.

Comme nous l'avons dit, les cuisines sont installées à la villa Emile. Si les restrictions touchent la population, les Allemands quant à eux, disposent de surplus. Ces excédents, ils les distribuent aux personnes les plus démunies qui veulent en profiter. Cette démarche incombe souvent aux enfants. Le jeune Olivier Deuil s'y rend régulièrement. Il garde le souvenir amusé de belles tranches de pain copieusement beurrées avant d'être offertes... presque dégarnies. Cruelle déception. Le jeune Tymkiv vient aussi à la distribution et double si possible ses chances auprès de la cantine installée sous le porche de la maison qu'a longtemps habitée M. Marcel Dameron dans la Grand-rue.

Les bureaux administratifs sont rassemblés au château sous la direction du *sturmbannführer* ⁽¹⁾ commandant la compagnie. Agé, discret, d'allure tranquille, ce militaire de circonstance ne répond pas, semble-t-il, au portrait type de l'officier allemand fier et hautain.

La plupart de ces réservistes travaillent en forêt. Fidèles à leur cérémonial, ils se rendent à pied chaque matin en direction de la Pislote, au rythme de leurs chants de marche. Ils vont au "Haute-Chaume" en forêt d'Ermenonville. Cette forêt a subi du fait des violentes tempêtes et surtout des bombes incendiaires lancées par leurs aviateurs, des dégâts importants. En conséquence, de grosses quantités de bois sont à exploiter et, puisque l'économie de guerre allemande est très gourmande, l'aubaine est bonne. Les deux scieries exploitantes installées sur place sont françaises. L'une d'elles, les Ets Moquet très connue dans la région, a son siège à Senlis. De jeunes Thiérois y travaillent: Henri Minard, Marcel Dôlé, Lucien Dupuis entre autres. Le transport des grumes jusqu'aux scieries est assuré par des cultivateurs de Thiers requis avec leurs attelages. Ainsi, suivant le témoignage de Marcel Dôlé, peut-on voir MM. Dameron, Vandeponsècle, Delaine, Renault, Duchemin, Logghe, Morand, Létolle, reconvertis pour un temps aux travaux forestiers, débarder des arbres, bois de mine et autres produits.

⁽¹⁾ Equivalent du grade de "capitaine" dans l'armée française.

L'exploitation porta sur un volume de huit à dix mille mètres cubes. Ce bois d'industrie était payé à l'Etat Français sur la base de 200 francs environ le m³. Compte tenu du taux de change fixé par les Allemands (fin 1940, un reichmark valait vingt francs) toutes ces transactions nous appauvrirent. Viendra le temps où il n'y aura plus de contre-partie du tout.

Après la journée de travail et les jours de repos, les Allemands se retrouvent dans les cafés du pays. Thiers, avec ses quatre bistrotts, leur offre un large éventail. Mais presque tous fréquentent le café Hubeau. Belge, Flamand très convivial, M. Hubeau parle allemand. Il s'adapte rapidement à la situation, et ses affaires entend-on dire, prospèrent allègrement.

L'exploitation des bois achevée en forêt d'Ermenonville, toute cette troupe partira au mois d'avril 1941 vers d'autres horizons.

Quel souvenir a-t-elle laissé ? Les consignes reçues par l'armée allemande d'occupation dans le but d'entraîner l'adhésion des populations de même que sa discipline naturelle, font qu'il ne serait pas juste d'écrire qu'elle a, à ce moment de la guerre, répandu la terreur.⁽¹⁾ Cependant, il y eut comme toujours l'exception.

A Thiers le vilain canard fut ce soldat parcourant le village ivre mort, frappant aux portes revolver au poing, en quête d'une compagne pour agrémenter sa nuit... Dirigé après quelques tentatives infructueuses chez M. Deslandes, maire adjoint, il fut bientôt "cueilli" par sa propre police et dirigé en bonne compagnie - bien qu'il l'eût aimée tout autre - vers Mortefontaine pour y recevoir les compliments d'usage!

⁽¹⁾ Ceci sera à peu près vérifié tant que le sort des armes lui sera favorable, sauf pour les populations juives soumises d'emblée à des mesures iniques dont nul n'imaginait cependant qu'elles aboutiraient à un génocide. L'attitude de l'occupant changea complètement à la fin de l'année 1942 quand les défaites subies à l'Est et le débarquement allié en Afrique du Nord entamèrent ses espoirs d'hégémonie sur l'Europe. La répression se durcit alors considérablement.

LA DELEGATION SPECIALE

Le 8 janvier 1942, après être restée en fonction pendant 10 mois, la Commission spéciale de la commune est remerciée.

Nommés par la Commission administrative départementale, les successeurs formeront la Délégation spéciale. Composée comme la précédente de trois membres, elle sera présidée par M. Quirin assisté de M. Marcel Philippon et M. Vandeponsèle.

L'entrée en scène sera difficile. Les tracasseries administratives se multiplient et la pénurie s'accentue en cette année 1942.

Les difficultés de ravitaillement poussent chacun à cultiver le moindre espace disponible. Mais tout est rare, voire introuvable: graines, plants de pommes de terre etc. Faute de ravitaillement, les tickets d'alimentation ne sont pas toujours honorés. Le marché noir prospère; le troc aussi. "Convertible" en huile, sucre, beurre et autres raretés, le lapin de garenne surabondant dans nos plaines et sous-bois en est le principal héros. Il faudrait écrire une ode à sa gloire. Il paye beaucoup de sa personne: pièges et collets fonctionnent comme jamais ! Le braconnage n'est plus un délit mais un moyen de survie et les experts, hommes ou femmes parfois, ne manquent pas au village.

Parmi les premières mesures imposées par les Allemands, l'interdiction de détenir des armes fut pour beaucoup de Thiérois, un véritable crève-coeur. Premiers visés dans le village: les chasseurs.⁽¹⁾

A Thiers, à cette époque la chasse était plus qu'un loisir, presque une institution avec ses grands prêtres nommés: Cottinet, Boyelle, Logghe, Dôlé, Delalain et d'autres encore.

Longtemps pratiquée, cette forme particulière de chasse qu'était l'affût en plaine, a aujourd'hui disparu car sa justification n'est plus admise. Il s'agissait en fait du droit reconnu à tout agriculteur de protéger ses récoltes en tuant les animaux (cerfs et biches) qui leur portaient atteinte. Chacun s'ingéniait alors à cultiver en lisière de forêt, un lopin de terre à défendre; lopins de terre sur lesquels on produisait betteraves ou carottes que l'on ensilait sur place afin... d'attirer les animaux.

Restait à creuser un trou à portée de fusil du silo, le garnir de foin pour le confort, le surmonter d'un toit couvert de terre et l'on disposait d'un bon poste d'affût.

⁽¹⁾ Cependant beaucoup de fusils de chasse furent camouflés, ceux livrés n'étant souvent que de vieilles armes déclassées.

Les secteurs les plus favorables se situaient aux Uzelles et en bordure du chemin de la Croix-Rouge vers la Fosse-aux-Cerfs. A la tombée du jour, les animaux sortant du bois s'aventuraient en plaine à la recherche de nourriture: réflexe de toujours entretenu par des silos bien tentants. Trop tentants hélas! quand par nuit claire le guetteur veillait...

Bien sûr, les exploits des uns et des autres alimentaient la chronique locale. La palme revint sans doute à ... Mme Delalain - eh bien oui messieurs ! - qui d'un seul coup de fusil, un certain soir d'hiver, cloua sur place deux pauvres biches.

Soyons juste, le souci de la performance ne comptait pas tellement. Sans doute, les motivations instinctives profondes des chasseurs trouvaient dans cet exercice un attrait particulier. Mais, l'apport matériel qu'il procurait, entraînait plus largement encore en ligne de compte. Il m'est arrivé en ce temps-là, d'en faire le constat : dans certaines familles, la réussite ou non de l'affût conditionnait tel achat, qui serait aujourd'hui considéré comme des plus élémentaires.

Revenons à nos difficultés présentes.

Au centre de tous les problèmes, la Délégation (MM.Quirin, Philippon et Vandeponsècle) s'efforce de remplir son rôle. La démission de la secrétaire, Mlle Gayerie, complique sa tâche. Il n'y a plus de permanence à la mairie. Au mois de février 1942, une boîte aux lettres relais sera mise à la disposition des habitants.

Conscients de ces difficultés, les délégués décident au cours de leur séance du 30 mars 1942, d'accroître la rémunération du futur secrétaire. Le traitement annuel est porté à 7.200 F, auquel s'ajoutent deux primes: 600F pour la répartition des cartes d'alimentation et 200 F pour tenir compte de l'accroissement de la population.

Dans la foulée, et probablement à la demande de M. Cottinet ⁽¹⁾ chef inamovible des pompiers de Thiers, l'allocation annuelle de la compagnie des sapeurs est portée à 2000 Francs.

Figurent également dans les décisions importantes :

- un crédit de 30.000 F pour le curage de la rivière,
- un crédit de 2.000 F pour travaux d'éclaircissement de la plantation de pins sylvestres en bordure du Chemin du Plâtre,
- enfin un crédit de 2.000F pour effectuer des travaux de défense passive.

La défense passive a pour objet d'éviter d'être pris pour cible par les bombardiers qui survolent le territoire. Les habitants des grandes agglomérations ont particulièrement intérêt à ne pas négliger ses prescriptions et travaux. Ces derniers incombent aux collectivités comme aux particuliers. Ils portent principalement sur le camouflage des sources de lumière des maisons, des établissements publics, des réverbères etc. Sans oublier les phares des vélos et des autos teintés en bleu, mesure qui sera à l'origine ... de nombreux accidents.

(1) Dans les années 1890 un Cottinet commandait déjà la compagnie de sapeurs-pompiers.

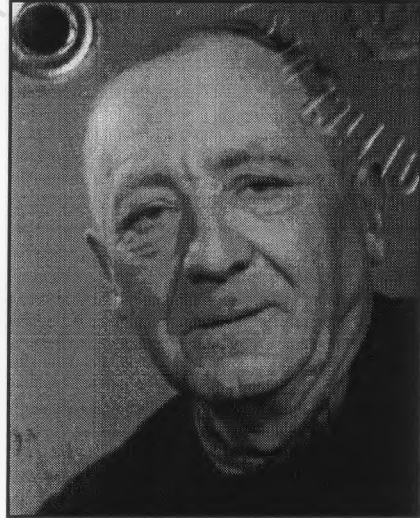
LA DELEGATION SPECIALE



M. Quirin



M. Philippon



M. Vandeponsecle

La Délégation spéciale présidée par M. Quirin à partir du 8 janvier 1942, doit faire face à de grandes difficultés; sa tâche est délicate.

Petit évènement local : le 25 juillet, le garde champêtre M. Limon démissionne. Malgré les améliorations offertes, secrétariat de mairie et poste de garde champêtre sont durablement boudés: jusqu'au mois d'octobre 1942 pour la fonction de garde champêtre qui revient à M. Coquidé et jusqu'au mois de janvier 1943 pour le secrétariat de la mairie qui revient à Mlle Gervais. Mais la jeune senlisienne sera remerciée après six mois d'activité. (D'inactivité ont prétexté certains censeurs...)

Quant à l'école, privée de son instituteur titulaire M. Gautherin mobilisé, la direction- après un court intérim de Mlle Gayerie- en est confiée à Mlle Hecker. Le logement de fonction étant occupé, les services municipaux aménagent à son usage un local dans une dépendance de l'école, l'ancien bûcher.

Mlle Hecker restera en fonction plusieurs années à Thiers, exerçant après le retour de M. Gautherin dans une classe préfabriquée montée sur la place du Château; ce bâtiment provenait de l'école des Cadres créée à la Chapelle-en-Serval au début de l'occupation allemande. La tendance fascisante de cette école a été dénoncée par l'historien François Georges Dreyfus dans son " Histoire de Vichy ". Mais peu importe, les murs n'ont pas d'oreilles et l'enseignement de Mlle Hecker n'avait rien de commun avec celui-là.



La classe de Melle Hecker

Ainsi ce bâtiment est-il apparu en lieu et place du gymnase des pompiers. Toute une époque ensevelie !

Qui n'a pas assisté, avant la guerre, aux grandes manoeuvres annuelles sur le célèbre gymnase des sapeurs-pompiers de Thiers s'en repentira toute sa vie. Le thème principal consistait à porter secours à des victimes simulées. Pour sûr, les courageux volontaires juchés au faite de l'édifice prenaient des risques... car si l'ardeur et le dévouement de tous étaient grands, les moyens hélas! n'apparaissaient pas toujours à la hauteur des ambitions.

Le matériel non plus : Vers la fin de l'année 1940 un incendie détruisit le hangar de M. Delaine près de l'école. Les Allemands, venus pour aider, voyant la fameuse pompe à bras refuser avec obstination tout service, avaient remarqué goguenards : " A Thiersss, madériel moterne ".

BALS CLANDESTINS

Depuis des lustres, Thiers formait une communauté rurale à la fois très resserrée sur elle-même et très dynamique dans sa vie quotidienne. On aimait y faire la fête. Les mariages, par exemple, donnaient lieu à des festins qui se prolongeaient plusieurs jours.

Malheureusement, entre autres désagréments, la défaite de 1940 stoppa net cet élan. Désormais, les rassemblements quels qu'ils soient ne sont plus tolérés. Que faire puisque les bals, ces lieux de rencontre privilégiés sont, eux aussi, interdits? Va-t-on laisser disparaître la tradition du dimanche après-midi?

M. Tymkov, dont l'accordéon semblait condamné au silence, ne tarde pas à apporter la réponse. C'est ainsi que la maison du Calvaire, que lui loue à cette époque M. Delalain, devient très vite le rendez-vous clandestin d'une partie de la jeunesse.

Contrevenir aux interdictions imposées par l'ennemi était naturellement bien tentant. Notre tempérament frondeur trouva ici un terrain où s'exercer sans risques excessifs. Filles et garçons, m'a-t-on dit, savourèrent doublement ces instants de plaisir dérobés.

André Bor qui, plus tard, animera pendant plusieurs années les bals du pays, chez Hubeau et ailleurs, fit ici en voisin, ses débuts d'accordéoniste.



*Bâtiment en bois monté sur la place du Château.
Affecté à la classe des petits, il accueillera plus tard
des manifestations multiples: cinéma, bals, repas, etc.*



André Bor

LE PARRAINAGE DE THIERS

Nous avons appris à la lecture de l' "Histoire de Thiers" ⁽¹⁾ que deux autres localités de France portaient le même nom que notre commune, la plus connue étant naturellement la ville du Puy-de-Dôme.

Le conseil municipal de cette ville avait décidé dès le 12 avril 1942, d'adopter notre village pour lui venir en aide. Nous reproduisons ci-dessous le texte des correspondances échangées entre les deux communes.

" Au cours de la session du 31 octobre 1942, M. Quirin, président de la Délégation communale, met au courant ses collègues que le conseil municipal de la ville de Thiers (Puy-de-Dôme), a décidé dans sa séance du 12 avril 1942 d'adopter la commune qui porte le même nom que la leur, en témoignage de la sympathie et de l'intérêt qu'elle porte aux populations de la zone occupée. Monsieur le Maire de la ville de Thiers en donnant connaissance de cette décision par sa lettre du 20 avril 1942 reçue par la voie diplomatique le 31 août 1942 est heureux de faire ce geste de solidarité nationale et demande de lui faire connaître :

- 1) Si la commune a souffert de la guerre ou de l'occupation.
- 2) Le nombre de prisonniers, et parmi eux les plus nécessiteux auxquels il adressera des colis gratuits.
- 3) Le nombre d'enfants fréquentant l'école, avec noms et adresses des élèves âgés de plus de neuf ans, pour permettre aux enfants de la ville de Thiers de correspondre avec leurs jeunes camarades.

Monsieur le Maire de la ville de Thiers demande en outre de lui donner tous autres renseignements sur la situation de la commune et de l'éclairer sur ses besoins.

Monsieur le Président met au courant la Délégation que, par sa lettre du 1er septembre 1942 adressée par carte interzones, il a accusé réception à Monsieur le Maire de la ville de Thiers de sa lettre du 20 avril 1942 et l'a remercié très vivement en le priant de transmettre à son Conseil Municipal et à la population de la ville de Thiers, l'hommage de la plus sincère reconnaissance de notre commune.

(1) Histoire documentée de M. P. Divoux.

Monsieur le Président annonce qu'il a donné à Monsieur le Maire de la ville de Thiers par carte interzones du 2 septembre 1942 les noms des enfants de l'école âgés de plus de neuf ans. Par sa carte interzones sans date, Monsieur le Maire de la ville de Thiers a demandé la liste des prisonniers et demandé de lui envoyer des étiquettes pour expédition de colis, ainsi que les noms et âges de leurs enfants par ordre de nécessité.

Par lettre du 1er octobre, Monsieur le Président a adressé ses nouveaux remerciements en donnant la liste demandée. Monsieur le Président annonce que d'ici quelques jours, les étiquettes pourront être envoyées par la voie diplomatique et demande qu'en même temps, par extrait de délibération, des remerciements soient adressés au nom de la Délégation des habitants de la commune et des parents de prisonniers"

Accepté à l'unanimité

Le Président : Henri QUIRIN

Les membres : Marcel PHILIPPON
Maurice VANDEPONSECLE

Inspirée des meilleures intentions, cette générosité reçoit immédiatement un commencement d'application. Des échanges de correspondances ont lieu entre élèves et des colis destinés aux prisonniers sont adressés comme promis à la mairie. Malheureusement, sans doute en raison de difficultés matérielles, ces colis, non distribués à temps, seront bientôt à l'origine de polémiques dans le village. Quelques jours plus tard, à la suite de l'invasion allemande du 11 novembre 1942, la zone libre disparaît et la ville de Thiers se trouve elle aussi occupée militairement.

Une page était tournée. Dès ce moment, nous n'avons plus trouvé trace de relations avec Monsieur le Maire de la ville de Thiers ou ses successeurs. Dépassant les divisions et querelles passées, on peut le regretter.

SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE (S.T.O.)

Le 11 novembre 1942, l'unité à laquelle j'appartenais, le 24^e régiment d'artillerie, appuyée par d'autres formations de l'armée d'armistice, prenait position dans la région de Toulouse. Depuis quelques jours nous nous préparions à nous opposer aux colonnes allemandes sur le point d'envahir la zone sud. Mais à la suite d'événements encore mal éclaircis, l'ordre viendra in extremis de ne pas livrer bataille. Aucune explication ne nous sera donnée.

Le 30 novembre, l'armée d'armistice sera dissoute. Quelques semaines plus tard paraîtront les décrets instituant le S.T.O. Ces deux événements auront des conséquences très importantes. Ils donneront aux mouvements de résistance leur véritable développement, ce qui n'était sûrement pas le but des initiateurs de ces mesures.

A la fin de l'année 1942, consécutivement aux hécatombes sanglantes du front de l'Est (la bataille de Stalingrad fait rage depuis septembre), l'Allemagne aux prises avec d'énormes besoins en hommes décide, au mépris de toutes les conventions, de recruter la main-d'oeuvre nécessaire à ses usines d'armement dans les pays occupés. Russes, Polonais, Hongrois, Croates, Belges, Hollandais, subissent de ce fait une quasi déportation.

En France, Allemands et gouvernement de Vichy engagent de laborieuses négociations qui aboutissent à un compromis limitant notre contribution à la mobilisation des jeunes gens nés entre le 1^{er} janvier 1920 et le 30 novembre 1922. Au terme de ces dispositions, des exemptions pouvaient être accordées aux fils d'agriculteurs.

A Thiers c'est l'alerte générale. De nombreux jeunes sont concernés: Augustin Alny, Jean Cottinet, Marcel Dôlé, Gérard Boyelle, Gilbert Lefèvre, Lucien Dupuis, Louis Marchand, Georges Mazille, Raymond Saget, Michel Cottard, Edgard et Max Marinier. Convoqués à Senlis, nous flairons la menace. La plupart d'entre nous déjoueront le piège.

Il n'y avait pas dans notre région de maquis structurés comme dans certains massifs montagneux de France (Limousin, Vercors). Nos forêts très accessibles ne s'y prêtaient pas. Aussi, beaucoup parmi nous trouveront auprès de leur famille, d'amis, d'organismes ou d'administrations, une complicité bienveillante.

A ce propos, il est injuste d'accabler, comme on le fait aujourd'hui systématiquement, toutes les autorités françaises en fonction à cette époque. Dans bien des cas elles s'efforcèrent, notamment à propos du S.T.O., de freiner autant que possible les mécanismes mis en place sous la pression incessante de l'occupant.

Je tiens à titre personnel à remercier les fonctionnaires des Eaux et Forêts⁽¹⁾ qui prirent le risque de soustraire des jeunes gens comme mon frère, moi-même et beaucoup d'autres au travail forcé en Allemagne.

(1) En premier lieu M. Raymond Lefèvre, dont nous reparlerons.

Pour l'heure, nous voici par une belle journée ensoleillée de mars 1943 tous convoqués à Senlis pour les formalités préparatoires. Soyons juste; malgré la propagande qui dépeint cette aventure sous les traits les plus radieux, nul d'entre nous ne manifeste le moindre enthousiasme. Il est vrai que la radio anglaise, prenant le contre-pied, affirme très haut : "Un homme qui part est un otage aux mains de l'ennemi".

Ce conseil sera le plus écouté : le lendemain de notre recensement, la dispersion est générale.

Michel Cottard se réfugie dans une ferme à Cinqueux; il revient de temps en temps à Thiers, de nuit, par le chemin de fer. M. Dupont, employé à la S.N.C.F., facilite les escapades en lui donnant accès, sans bourse délier, à un wagon de marchandises.

Raymond Saget tente sans succès de s'engager dans la gendarmerie à Senlis, mais est embauché en forêt. Augustin Alny trouve refuge dans la région de Bordeaux : Marcel Dôlé à Nanteuil-le-Haudoin, Lucien Dupuis à Paris etc.

Seul l'un d'entre nous, cédant à des scrupules fort honorables, se retrouve à Hambourg. Malade, il bénéficie d'une permission dont il prolongera la durée, pour ne plus retourner.

Le recruteur allemand de la main-d'oeuvre étrangère (Sauckel de sinistre mémoire) lançait ses limiers sur la trace des réfractaires. Soutenus en France hélas! par quelques complices, ils traquaient les rebelles à toute heure et en tous lieux. Les gendarmes, dont c'était aussi la mission, firent preuve dans notre canton d'un zèle modéré. Très souvent même, leur tournée à Thiers était précédée d'une alerte qui parvenait chez Mme Dupuis et se propageait comme une traînée de poudre.

Sur injonction allemande le commissariat français au S.T.O. créa une carte de travail que tout Français concerné devait présenter aux contrôles. Les ouvriers agricoles et parfois certains travailleurs assimilés pouvaient en principe obtenir cette carte valant sauf-conduit.

ÉTAT FRANÇAIS Mod. 3

COMMISSARIAT GÉNÉRAL
AU SERVICE
DU TRAVAIL OBLIGATOIRE

CARTE DE TRAVAIL

SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE
(LOI DU 16 FÉVRIER 1943)

DELIVRÉE PAR LA
PREFECTURE DE **OISE**

N° **60631218**

Nom du titulaire **BOYELLE**
Prénoms **GERARD EUGÈNE**
Profession **BOUCHERON**

TR	AFFECTATIONS SUCCESSIVES	DÉSIGNATION (LDA, CAHIER DU SERVICE, STATUT, NOMBRE D'EMPLOIS)
1	Scientifique volontaire ouvrier du P. Ind. et à l'usine de l'Etat	Onze mots rayés CH. P. T. H. OISE Quin
2	1) Bataillon et 2) Ouvrier agricole Boyelle Roger à l'usine de son père.	
3	Ouvrier agricole Vu et autorisé le 19 juillet 1943 le Maire mairie	M. MONT MAIRE OISE
4		

CARTE DE TRAVAIL

Etablie par le Commissariat français au S.T.O.

L'examen de cette carte met en évidence la connivence souvent rencontrée auprès des services officiels français, ici notre mairie. Le rédacteur dans un premier temps indique la profession telle que l'intéressé l'a déclarée. Mais la profession à indiquer, sous peine de rejet, est : ouvrier agricole. Une rectification s'impose.

Monsieur le Maire corrige : "onze mots rayés nuls", et signe. Ainsi rédigée, la carte répond aux conditions d'exemption au S.T.O.



Groupe de jeunes gens de Thiers convoqués à Senlis en vue du départ en Allemagne.

Au premier plan :

Raymond Saget, Jean Cottinet, Lucien Dupuis, Louis Marchand.

De gauche à droite debout :

Max Marinier, Edgard Marinier, Gérard Boyelle, Augustin Alny, Georges Mazille, Michel Cottard, Marcel Dolé.

8^e CONSERVATION

(Seine-et-Marne, Oise)

132, Bd du Montparnasse, PARIS XIV^e

Téléph. : Danton 62-62

N^o HR/RR

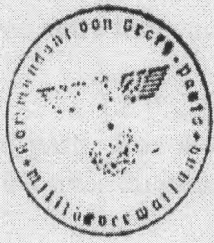
Objet :

Le Conservateur des Eaux et Forêts à Paris-Est soussigné, certifie que M. MARINIER Max, né le 29 Août 1920 à MIZIERES-en-BRENNIE (Indre), domicilié à THIERS (Oise), est embauché à titre permanent dans les exploitations en régie de l'Inspection des Eaux et Forêts à CHAMPELLE et qu'à ce titre sa présence sur les coupes actuellement ouvertes dans les forêts de cette Inspection est indispensable au maintien de l'activité de la production des chantiers de Service Forestier, dont les ressources sont en principe affectées aux besoins prioritaires d'économie actuelle, régie sous le contrôle de l'autorité occupante.

J'ajoute que M. MARINIER Max a passé avec succès l'examen pour l'emploi de garde domanial des Eaux et Forêt et que sa nomination dans le Service Forestier est considérée comme imminente.

Il y a nécessité à ce double point de vue que dispositions prises pour l'embauchage des travailleurs destinés à partir pour l'Allemagne ne s'appliquent pas à M. MARINIER.

(C.F. Notes du Militärbefehlshaber en France W1 VII/740 Sc du 2 Février 1943 et W1 IIIe 51, I/W1 IIIe 5534 du 11 Février 1943).



Vorstehende Bescheinigung wird befürwortet.

D. H. H. H.
Forstmeister
(als Deutscher Beauftragter bei der 8. Conservation)

PARIS, le 11 MARS 1943
Le Conservateur des Eaux et Forêts,

H. H. H. H.

Certificat établi le 11 mars 1943 par l'Administration française

LA RESISTANCE A THIERS ET DANS LA REGION

Inaugurée avec le S.T.O., l'année 1943 voit, en conséquence directe, se développer fortement en France les maquis et mouvements de résistance.

Près de nous, à Creil, Chantilly, Senlis, des réseaux très secrets se forment.

Deux existent à Senlis :

1 - Le Front National de Résistance (F.N.R.). Le chef de secteur est M. Décatoire, marchand de cycles rue St-Jean à Senlis. Il est secondé par un petit groupe de personnes, dont M. M. Fossiez et Charpentier.

2 - L'Organisation Civile militaire (O.C.M.), dont le chef est l'abbé Amyot d'Inville, vicaire à la cathédrale de Senlis. Il reçoit entre autres personnes, l'aide de M. Patria, de la mère supérieure Anne Marie Javouhey (de la clinique St Joseph) et de M. Lesueur.

Ces deux organisations s'efforcent de mettre en sûreté des parachutistes, des aviateurs alliés et des soldats soviétiques. Ces derniers, en nombre assez élevé, formeront les maquis soviétiques de l'Oise, en particulier celui de Thiers, dont nous reparlerons.

Pourquoi créer tant de réseaux distincts et souvent antagonistes ? Pourquoi ne pas unir de suite toutes les forces disponibles en vue de réaliser l'objectif commun : la libération du territoire ? L'adhésion d'un résistant à tel ou tel mouvement était souvent liée au hasard des circonstances. Engagé dans la lutte, le patriote, homme de terrain souvent très jeune, se souciait généralement peu de stratégie politique en dépit de l'importance du choix. Cependant une autre lutte, occulte, se livrait au sommet avec pour enjeu la prise du pouvoir future.

Le P.C.F. inspirait l'action du Front National. Sa stratégie obéissait aux objectifs de ce parti. Les autres mouvements de résistance suivaient, à quelques nuances près, les directives du général de Gaulle conformes aux doctrines des alliés occidentaux.

Les divergences entre ces réseaux seront mises en évidence dans notre région, particulièrement à l'occasion d'un parachutage d'armes dans les plaines de Senlis.

Les habitants de Thiers qui, le 11 juin 1943, entendent en ce lundi de Pentecôte la B.B.C. répéter à chacune de ses émissions : "Raphaël et Michel-Ange sont immortels", se doutent-ils que ce message met en alerte le chef départemental de l'O.C.M. (M. Marcel Sailly) et au plan local l'abbé Amyot d'Inville ?

La nuit suivante, près de Senlis, la plaine de Fourcheret balisée est au centre des préoccupations des dix hommes de confiance mobilisés pour réceptionner les armes. Sur huit containers largués, (six ou sept selon d'autres sources) sept atterrissent dans les bonnes limites. Le huitième, égaré dans la nuit, est récupéré par la Feldgendarmerie. Il contient un poste émetteur!

Cet incident doublement fâcheux incitera naturellement l'ennemi à renforcer sa vigilance et à multiplier les enquêtes. Quelques jours plus tard, les divergences entre les deux organisations prendront un tour aigu. L'abbé Amyot d'Inville ne pouvait en conscience cautionner certaines actions porteuses de représailles sur la population. Il restera courtois mais ferme dans son opposition aux méthodes du Front National.

C'est dans ce contexte que sera aménagé en forêt à l'initiative de M. Raymond Lefebvre⁽¹⁾ un abri souterrain, destiné à recevoir des armes, dont il suivra personnellement l'exécution.

Situé à proximité de la route de Thiers, entre le carrefour du Bû et le Poteau- Neuf, sa construction durera environ deux mois. Cinq hommes y participeront : Les forestiers Patureau⁽²⁾, Roy et son fils, Marinier, responsable de ce secteur, et votre serviteur⁽³⁾.

Le massif forestier, choisi à proximité de Thiers à l'écart des grandes routes, est vallonné, très dense, et entièrement grillagé . De nombreux mètres cubes de terre sont extraits et camouflés soigneusement pour échapper aux regards. L'entrée se trouve au pied d'une jumelle de chênes; en forme de puits, elle donne accès à deux galeries solidement étayées. Un jour cependant, un éboulement enterra complètement le fils de M. Roy. Redoublant d'ardeur, nous éviterons le drame. La leçon sera retenue: il faut soutenir sans relâche ces terres sablonneuses. En dehors de cet incident, combien de précautions avons-nous prises, tant pour nous rendre - individuellement - sur les lieux, couper le bois des étais sans attirer l'attention, déposer au creux des vallonnements la terre extraite ! Combien de fois avons-nous tendu l'oreille avec un brin d'anxiété au moindre bruit suspect! Les traces de cet ouvrage sont encore visibles.

Quelle fut son utilité ? Quelles quantités et quelles armes a-t-il abritées ?

Aux heures difficiles, la discrétion était de règle. Bien avant la fin de la guerre, ayant quitté ces lieux, je ne m'y suis plus intéressé. Cependant, j'appris un peu plus tard, qu'en forêt de Thelle (près de Beauvais), le forestier M. Aubry, qui avait accepté de recevoir sur son secteur d'activité d'importants dépôts d'armes parachutées, avait été arrêté et déporté à Buchenwald où il devait mourir en 1944. Je compris alors mieux les craintes de mon père placé dans une situation analogue; car c'est miracle que cet ouvrage n'ait pas été découvert par les Allemands au cours des chasses qu'ils organisaient en forêt. Il est vrai qu'ils s'en remettaient en général pour les préparer ... à M. Lefebvre lui-même !

(1) Polytechnicien, Inspecteur des Eaux et Forêts, chef régional de l'O.C.M.

(2) Agent de liaison de M. Lefebvre, c'est probablement lui qui détermina l'emplacement du dépôt d'armes avec M. Marinier.

(3) Militaire en congé



M. René Marinier



Le carré noir marque l'emplacement de la cache d'armes.



Vestiges du souterrain creusé en 1943 pour recevoir des armes. Avec le temps, des affaissements se sont produits.



L'entrée en forme de puits se trouve derrière les deux chênes (à gauche sur la photo)



M. Raymond Lefebvre, inspecteur des Eaux et Forêts; responsable de l'O.C.M. pour Chantilly et sa région.



*" On me demanda aussi de désigner un terrain pour recevoir des parachutages d'armes.
Ce fut une plaine touchant le bois Bourdon à Thiers-sur-Thève"*

M. R. Lefebvre dans un récit daté de 1978, publié par M. Leprêtre⁽¹⁾, apporte une confirmation à des hypothèses qui, jusqu'alors, n'avaient pas été totalement vérifiées. En voici quelques extraits :

" On me demanda de désigner un terrain pour recevoir des parachutages d'armes. Ce fut une plaine touchant le bois Bourdon à Thiers sur Thève, et qui, lorsqu'il fut homologué, répondit aux messages : "Le cendrier est cassé", "Le têtard perdra sa queue". Tandis que l'abbé Amyot eut son propre terrain à Fourcheret près de Fontaine-Chaâlis. "

Ainsi, le lien entre la cache du Poteau-Neuf et le terrain de parachutage d'armes du Bois Bourdon est-il avéré. Mais en définitive, ce terrain bien que dûment homologué n'a pas reçu les parachutages espérés.

Nous verrons un peu plus loin, qu'à quelques jours de la Libération, il fut à nouveau envisagé de s'en servir pour une opération importante. Mais la tournure des événements, une fois encore, en décida autrement.

Pour conclure , rappelons que l'abbé Amyot d'Inville paya très cher son engagement de résistant. Arrêté par la Gestapo à son domicile, rue du Petit Chaâlis à Senlis le 13 décembre 1943, il fut déporté à Buchenwald le 27 janvier 1944. Il mourut au camp d'Elrich le 29 janvier 1945 et fut incinéré dans un four crématoire du camp de Dora⁽²⁾ proche d'Elrich⁽³⁾.

(1) Agrégé d'histoire, spécialisé dans l'étude du département de l'Oise pendant la seconde guerre mondiale.

(2) C'est à Dora qu'étaient fabriquées les armes secrètes de Hitler, V1 et V2, dans une usine souterraine où travaillaient quarante mille ouvriers et déportés "puisés" dans les camps de concentration.

(3) L'abbé Amyot avait rencontré au camp de Royalieu au mois de janvier 1944 juste avant leur départ commun pour Buchenwald, M. Marcel Saillely arrêté à son tour. Il lui fit le récit du terrible duel qu'il livra aux Allemands, duel qui le conduisit à remettre à ceux-ci les armes cachées réceptionnées au cours du parachutage du 12 juin 1943, contre la vie de cinquante otages senlisiens.

L'AVION ANGLAIS

Beaucoup de Thiérois se souviennent d'un avion tombé, pendant la guerre à proximité du village, un certain soir d'hiver. Un brillant clair de lune permettait de suivre la trajectoire de l'appareil désarmé. Perdant de l'altitude et des débris de carlingue il s'abattait en flammes vers vingt heures sur l'ancien terrain de golf, au Polo. Marcel Philippon directeur du golf se rendait aussitôt sur les lieux, à bicyclette, suivi de plusieurs habitants.

Les témoignages recueillis un demi-siècle après l'événement ne concordant pas, nous avons tenté, à l'initiative de Marcel Mavré, de remonter aux sources. M. Mavré entreprit alors des recherches auprès des services historiques de la Royal Air Force. Celles-ci débouchèrent au mois de mars 1994 sur d'excellents résultats.

Confirmant le crash du 22 novembre 1942 à Mortefontaine, M. Chorley historien de l'armée de l'air britannique apportait les précisions suivantes : l'appareil abattu rentrait d'une mission de bombardement au dessus de Stuttgart. C'était un quadrimoteur HALIFAX de la R.A.F. immatriculé DT 572. Touché par le tir d'une des redoutables plate-formes de D.C.A. qui jalonnaient l'itinéraire des bombardiers alliés (St-Dizier, Châlons-sur-Marne, Reims, Meaux, Creil), cet appareil appartenait au 10^e squadron.

L'équipage était composé de sept hommes :

Quatre Anglais :	officier pilote	O.S.R. Collet
	officier navigateur	A.P. Douglas
	mécanicien volant	J. Maher
	sergent bombardier	A.N. Ross

Trois Canadiens :	mitrailleur arrière	A.L. Rathburn
	radio	W.N. Hoag
	mitrailleur de tourelle	S. Jenson

Ce dernier décéda peu après le crash. Inhumé provisoirement au cimetière militaire de Senlis, Stanley Jenson 21 ans, venu de la province d'Ontario repose désormais dans le cimetière militaire britannique de Roye dans la Somme.⁽¹⁾

Le pilote, le mécanicien, le navigateur et le bombardier, plus ou moins gravement blessés, furent interceptés sur place par les Allemands accourus depuis le château de Vallière et faits prisonniers. Grièvement atteints, deux d'entre eux placés sur des civières furent transportés à l'hôpital de Creil par M. Quirin. Les deux autres, conduits au chalet du golf reçurent des soins de première urgence. Quant aux deux Canadiens M.M. Rathburn et Hoag, ils s'échappèrent avant l'arrivée des Allemands. Malheureusement, découverts à Pontarmé, ils furent, à la suite de péripéties mal connues, remis aux autorités allemandes.

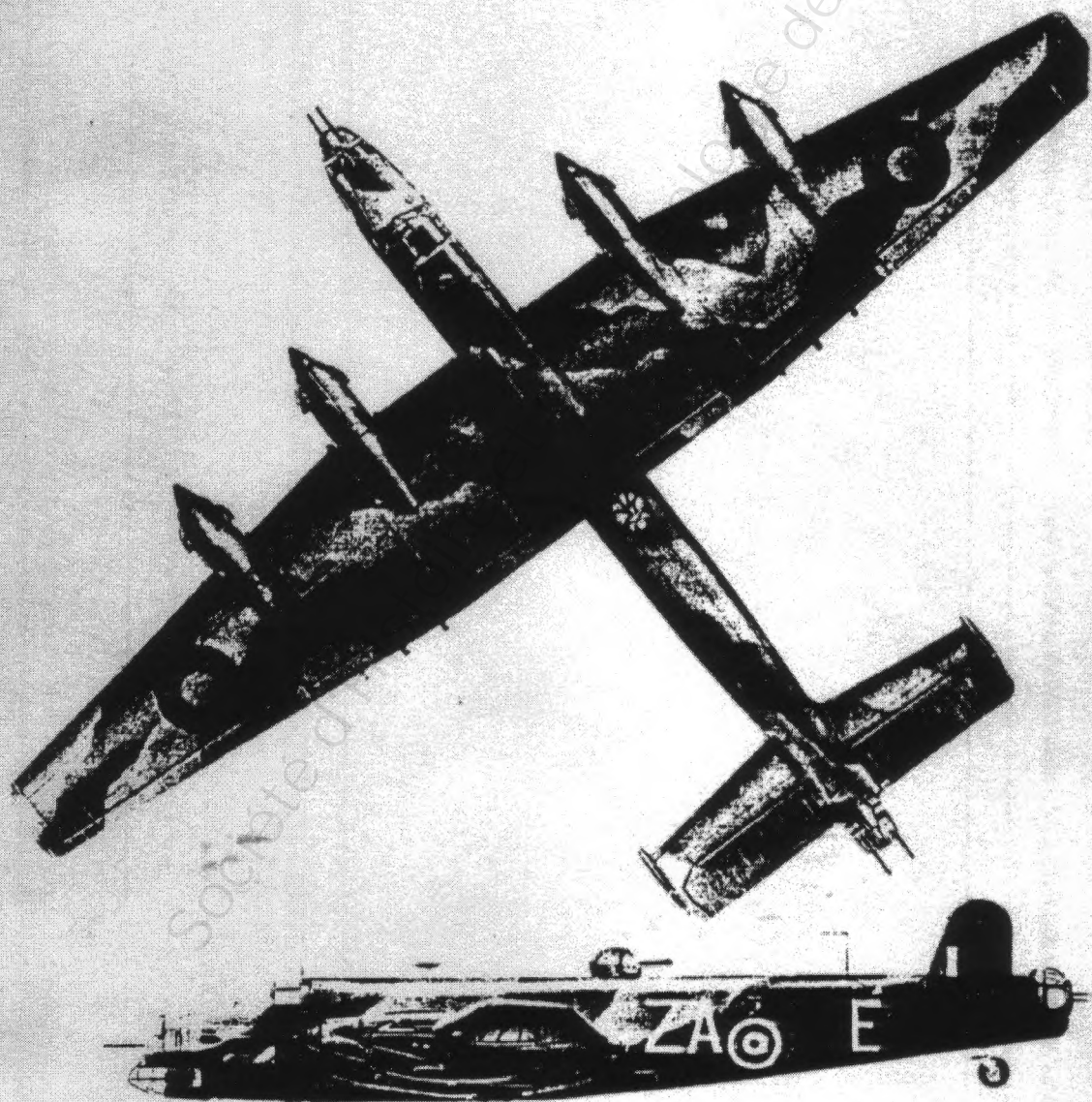
(1) Nous avons récemment accompagné M. Mavré à Roye pour reconnaître et fleurir sa tombe.

22 novembre 1942 - Golf de Morfontaine / Thiers-sur-Thève
bombardier quadrimoteur de la R.A.F. abattu par la Flak.
Immatriculé DT 572 -

HANDLEY PAGE

HALIFAX MERLIN-ENGINEED VARIANTS

Royal Air Force - 10^{ème} SQUADRON



10^e Squadron - appareil identique à celui tombé au golf. "HALIFAX" B MK2 serie

Ne jetons cependant la pierre à personne. Il faut avoir connu l'effervescence qu'un tel événement provoquait, vu les Allemands omniprésents quadriller le terrain, inspectant maisons et dépendances, pour réaliser combien il était difficile de cacher des personnes recherchées si l'on ne bénéficiait pas d'un environnement discret, si l'on n'était pas un tant soit peu préparé pour cette mission délicate si, enfin et surtout, on n'était pas en liaison avec un des rares réseaux de sauvetage existant au mois de novembre 1942 dans la France occupée.

A la suite de ce drame, plusieurs prisonniers de guerre originaires de Thiers et détenus en Allemagne furent au mois de mars 1943, libérés... à leur corps défendant.

LA GARDE DES VOIES FERREES

A partir du milieu de l'année 1943, les actions de résistance s'intensifiaient, les voies ferrées sont l'objet de fréquents sabotages. Pour les enrayer, la parade allemande est simple: faire garder les voies par la population et tenir ainsi, en cas d'attentat, des otages tout désignés.

La commune de Thiers, pour sa part hérite à partir du 22 avril 1943 de la surveillance d'un tronçon de voie entre Orry-la-Ville et Survilliers. Il se trouve que ce parcours avait déjà été la cible de plusieurs sabotages au cours de l'année 1941. Le secteur était donc sensible. Deux autres auront lieu en juillet et août 1943.

Présent à Thiers en 1943, j'ai participé, comme tous les hommes en âge d'être requis, à la garde des voies ferrées.

Nous partions en petits groupes à bicyclette, soit le soir pour le premier tour de garde jusqu'au milieu de la nuit, soit vers une heure du matin, pour le second tour. Nous nous échelonnions tous les trois ou quatre cents mètres le long des voies. Les hommes plus âgés prenaient la garde pendant le jour.

Aucune tentative de sabotage n'ayant eu lieu pendant notre service, personne d'entre nous n'eut à résoudre le grave problème de conscience qui se serait posé dans cette éventualité. Dans ce cas, souvent les gardes-voies étaient retrouvés ligotés à proximité; en sorte qu'ils apparaissaient comme s'étant opposés au sabotage. L'alibi valait ce qu'il valait; nous n'avons pas eu à le vérifier.

En attendant, je mettais à profit la situation pour apprécier les merveilleuses nuits étoilées et le troublant hululement des chouettes dans le silence nocturne. De temps en temps, un bruit de bottes résonnait au loin : la garde allemande faisait sa ronde; pour un temps, le charme était rompu.

Bizarrement, autant que je me souviens, je ne détestais pas ces nuits, où l'inconnu et l'incertitude donnaient à chaque instant une étrange plénitude.

Cette garde s'est prolongée jusqu'à la fin du mois de juillet 1944, c'est à dire à quelques semaines de la Libération.

8 août 1944 - objectif: destruction d'un dépôt de carburant alimentant les divisions blindées allemandes du front de Normandie.

Lieu: Forêt de Chantilly / lieu-dit: La Table.

Escadre: 197 bombardiers lourds quadrimoteurs soit: 148 "Halifax", 49 "Lancaster" + 5 bimoteurs "Mosquito", marqueurs de cibles.

Décollage des bombardiers: entre 18h et 18h30

Premiers appareils sur la cible: 19h15. L'escadre ne subira qu'une seule perte.

1 appareil touché s'écrase en mer très près de la côte anglaise, à 10 miles au sud de Littlehampton (Sussex), c'est un "Halifax" de la base de Leeming (Yorkshire) portant le code AL H d'un Squadron Canadien.

Matricule de l'avion: L.W 132.

6 hommes périssent dans le crash, 1 survivant, blessé: le Sergent R.V. Harrod.
- Résumé officiel de la R.A.F. - (traduction)

INCENDIES EN FORET

Certaines forêts proches de centres urbains ont une vocation touristique marquée. Ceci est bien. Toutefois l'aspect positif ne doit pas occulter les conséquences fâcheuses d'une trop grande fréquentation. Nous pensons notamment aux massifs de résineux, particulièrement fragiles. Le geste malheureux qui détruit, en quelques heures, le travail de plusieurs générations de sylviculteurs est redouté de tous. Dans ce domaine aussi, la guerre a multiplié les risques. Bombes incendiaires et autres, chutes d'avions, utilisation sur les coupes en exploitation d'engins équipés de moteurs fonctionnant au charbon de bois se sont ajoutées à la négligence des fumeurs et quelquefois aussi de bûcherons inattentionnés. Constituée en partie de résineux, la forêt d'Ermenonville riveraine de Thiers a beaucoup souffert de la guerre.

Dès le 20 mai 1940, à l'issue d'un combat aérien un incendie se déclare vers 12 heures au Poteau de Haute-Chaume. Le 124^e groupe militaire des transports, en transit sur les lieux, s'efforce sous la direction du forestier de la pislote M. Sobeaux de limiter la progression du feu favorisée par un vent fort et un temps sec. A 17 heures l'incendie semble éteint. Une garde de nuit est mise en place : la première d'une longue série à venir. Mais ce jour est à marquer d'une pierre noire. Il n'y aura de repos pour personne : A 21 heures, l'évacuation de toutes les populations civiles sera ordonnée!

Après une année 1941 relativement calme sur le front des incendies, on assiste au cours de l'année suivante à une recrudescence inquiétante.

Le 15 avril un feu important touche le canton de Ste-Marguerite. Hélas! nous n'avons plus de troupes à disposition; la plupart ont rejoint oflags et stalags en Allemagne. Force est bien d'appeler à la rescousse la population environnante. Vingt-deux hommes de Thiers sont convoqués :

Marcel Dolé, Michel Cottard, Marcel Dessuilles, Marcel Dameron, Alphonse Cottard, Edmond Deslandes, Abraham Caron, Théodore Lefebvre, Louis Marchand, Victor Hubeau Anselme Tillier, Joseph Parent, Octave Marchand, René Barbier, Albert Minard, Georges Morand, Henri Minard, Maurice Théroine, Raymond Saget, Stéphane Znaménak, Stéphane Gavliak.

Chacun recevra la rémunération due pour les cinq heures passées ce jour-là à combattre le feu. Maîtrisé, croyait-on, cet incendie qui sommeillait sous une épaisse couche d'humus redémarre deux semaines plus tard sous l'effet d'un vent violent. Aidés par quelques Thiérais les forestiers Sobeaux, Jézégou et Guntz assurent la garde de nuit, mais doivent le 29 avril lancer un nouvel appel. Georges Mazille, Paul Renault, Jules Duchemin, Roger Bourlet, Lucien Jalmain, Fernand Dolé, ainsi que le personnel du golf : Marcel Cholet, Marcel Dussert, André Dussert, Gaston Agogué le cuisinier et René Philippon le professeur, participent à la lutte.

Si nous nous attardons sur les incendies de forêt c'est pour rappeler à quel point la population locale s'est trouvée impliquée. A de rares exceptions près, chacun se pliait de bonne grâce aux réquisitions de l'administration. Quelques uns cependant, animés peut-être par quelque ressentiment à l'égard des autorités locales, traînaient un peu les pieds.

Lundi 4 mai plusieurs incendies naissent ou redémarrent. Nouvel appel à 19 heures auprès de Georges Morand, Hubert et Ulysse Sieghart, Louis Marchand, Gérard Boyelle, Jacques Dupont, Michel Tymkow, Edgard Marinier Ajustin Alny, Raymond Saget et quelques autres arrivés à 22 heures... trop tard pour être utiles !

En 1943, les campeurs régulièrement affiliés reçoivent l'autorisation de s'installer le week-end en forêt. Ainsi responsabilisés ils sont en général prudents. Coïncidence malheureuse ? Les dimanches 30 mai et 4 juillet des incendies éclatent dans leur fief, le canton de Ste-Marguerite !

Assez exposé aussi, le secteur de la Butte des Gendarmes en forêt de Chantilly est le théâtre d'un violent incendie le 16 avril 1943. Les troupes d'occupation qui, jusqu'alors se sont tenues à l'écart, coopèrent à la lutte déléguant sur le terrain soldats et encadrement. Ce jour-là, la garde de nuit revint à mon frère et moi-même. La participation active d'un gradé et de trois soldats allemands est encore signalée le 20 mars 1944. En raison des circonstances que nous avons exposées (cache d'armes) cette collaboration à contre-courant soulevait une grande inquiétude chez les forestiers qui redoutaient qu'un feu ne gagnât le secteur du Poteau-Neuf... leur zone inderdite.

Cependant, la grande sécheresse du printemps fait craindre le pire. Les forces anglo-américaines s'appêtent à débarquer. L'activité aérienne est intense et quoique "amies", les bombes alliées n'en sèment pas moins la désolation, la terreur et le deuil. Le domaine de Vallière, à peu près épargné jusque là, reçoit le 15 août 1944 un déluge de bombes... sans doute pour honorer les hôtes de marque qui villégiaturent au château! Quantité d'arbres sont brisés sur plusieurs dizaines d'hectares. Les incendies activés par la sécheresse font rage. Heureusement, les sauveteurs reçoivent au cours de la nuit, envoyée du ciel aussi, leur meilleure alliée : une pluie torrentielle.

ACTIVITE CLANDESTINE

Rurale, agricole, notre population s'était accrue entre les deux guerres d'immigrés ukrainiens, polonais, tchèques et autres. Parmi ceux-ci, l'un d'eux, personnage haut en couleur émergeait de l'ensemble. Entretien de bonnes relations avec tous les groupes, il marquait cependant, comme par hasard, une affinité plus grande pour certains de ses concitoyens employés dans une sucrerie proche de Senlis. Observateur attentif, il avait au fil des conversations compris l'essentiel. Désormais il n'ignorait plus rien du sucre sorti en fraude de l'usine ni de la cachette servant d'entrepôt. De si précieux renseignements ne pouvaient rester inexploités.

Pour un baroudeur confirmé, s'en aller de temps en temps prélever, furtivement la nuit venue, une part raisonnable du butin, malgré les pièges du couvre-feu n'était que jeu d'enfant.

C'est ainsi que, parmi d'autres villages, Thiers bénéficia pendant quelques mois, grâce à ce tour de passe-passe, qu'en d'autres temps nous aurions qualifié plus sévèrement, d'un approvisionnement en sucre inespéré.

UN CAMION ALLEMAND EN FEU

C'est au cours de l'année 1944 que se produisit cet incident qui faillit mal tourner.

Des camions allemands fonctionnant au gazogène - les temps commencent à être difficiles - stationnent ce jour-là place de l'Eglise. Malheureusement, au cours de la nuit, l'un d'eux prend feu vers cinq heures du matin. C'est alors qu'un soldat, probablement chargé de la protection du convoi, quelque peu affolé à la vue des flammes, frappe à coups redoublés à la porte de M. Deuil. Il veut de l'eau pour éteindre l'incendie et vite! Mais M. Deuil dort profondément et sa réaction n'est pas instantanée. C'est alors, qu'au comble de l'énerverment, le visiteur impatient dégaine et tire dans la fenêtre du premier étage plusieurs balles de revolver. Au passage, l'une d'elles percera une gouttière qui gardera longtemps, par-delà les impacts, le témoignage de la délicatesse extrême de leur auteur! Enfin, la chaîne s'organise entre le puits de M. Deuil et le camion.

Tout pourrait être dit. Mais les responsables allemands, très nerveux à cette époque où les revers succèdent aux revers, ne l'entendent pas de cette oreille. Accusant des terroristes locaux de s'être livrés à un sabotage, ils réunissent les autorités communales, menacent de fusiller dix otages et s'appêtent à cerner le pays. M. Boyelle Roger reçoit, du militaire allemand qui demeure chez lui, le conseil de fuir pour échapper aux représailles: "Va-t-en, ça va mal aller". M. Tymkov reçoit le même avertissement.

M. Quirin, en première ligne dans cette affaire, avait un oncle qui parlait bien l'allemand. Il le fit alors intervenir sans répit; et si bien, que tous deux réussirent, après de longs palabres, à détourner les Allemands de leur funeste projet!

A vous lecteur qui n'avez peut-être pas vécu l'Occupation, pas connu cette atmosphère trouble tantôt inquiétante parfois haineuse, à cinquante ans de distance, l'épisode du camion doit paraître mineur et la menace disproportionnée. Soyez pourtant assuré qu'il suffisait parfois de peu de chose pour déclencher le mécanisme de la répression. Dans ce domaine les troupes de la S.S. n'avaient - depuis longtemps - plus rien à prouver. Bien des villes et des villages en ont fait la cruelle expérience.

De l'avis des témoins, ce jour-là M. Quirin et son oncle rendirent à la population, un service qu'elle ne mesura peut être pas à sa juste valeur.

LE MAQUIS SOVIETIQUE

L'histoire de la Résistance dans l'Oise est mal connue, mais fait actuellement l'objet d'études de la part de plusieurs historiens. En ce qui concerne la présence des soviétiques dans le département, nous savons qu'il y avait des camps de prisonniers à Mouy, à Précy-sur-Oise, à Marquéglise et à Amy. Mais aussi des maquis à Mérard, à St-Sauveur et à Thiers-sur-Thève.

Le maquis de Thiers était composé d'environ vingt-cinq soviétiques. Voici leur histoire résumée.

Nous sommes à l'aube du 16 juillet 1944. Venant à bicyclettes de Senlis par la forêt, une troupe disparate débouche à la Croix-Rouge. Guidés par un compagnon de M. Décatoire, chef du Front National à Senlis, ces hommes traversent le village avec armes et bagages sans être remarqués, si ce n'est d'un Thiérois très matinal. Par souci de sécurité, ils se séparent en trois groupes et s'installent au pont de la Tourbière, à la grange des Prés St-Fiacre et au bois Clos de M. Santoni.

M. Charpentier, ancien membre du groupe Décatoire, a bien voulu nous communiquer des renseignements précis sur trois d'entre eux :

- Wacili Koprinkin, 19 ans, 982^e R.I.
- Ivan Sabouroft, 20 ans, sergent 1181^e R.A.
- Chalise Patelaze, 28 ans, sergent 353^e R.A.

Tous trois faits prisonniers en divers points du front russe avaient été transférés à Orléans le 23 mars d'où ils s'étaient évadés le 7 juin 1944. Leurs compagnons avaient suivi des itinéraires voisins. D'après certains témoignages, quelques-uns auraient travaillé avec l'organisation Todt à la construction du mur de l'Atlantique, d'autres aux dépôts de carburant de la forêt de Chantilly.

Beaucoup d'habitants de Thiers ont ignoré leur présence. Ils se sont cependant signalés à plusieurs reprises; à l'attention de M. et Mme Philippon particulièrement.

A cette époque, le bureau de tabac se trouvait à l'angle de l'actuelle rue du général de Gaulle et de la rue de Mortefontaine. Ce café-tabac-dancing, ancienne auberge Aubin, avait été tenu dans un passé récent, successivement par MM. Commeau, Rossignol, Adam et en 1944, Janick. Ce dernier, de nationalité étrangère, ne pouvait obtenir de licence pour la vente du tabac. Sollicité, M. Marcel Philippon accepta de remplir cet office.



Sabouroft. Ivan.

né le 2 juillet 1924 à Skalvrimabourg
(Krasnojarsk village) U.R.S.S.
sergent au 1181^e rég^t artillerie.
prisonnier le 10 août 1942 à
Minnikabnoï vodu (eaux minérales)
évadé le 7 juin 1944.
suivait les cours de mécanicien aviateur.
Arrivé le : 3 juillet 1944.
Parti le : 16 juillet 1944.

Départ Senlis ; magasin de Chiers jusqu'à libération



Patcladye' Chalise.

né le 23 Mai 1916 à Akhalobim.
dans le gouvernement de Batoum. U.R.S.S.
sergent au 353^e rég^t artillerie 3^e division.
prisonnier le 18 septembre 1942
évadé le 7 juin 1944.
travail dans les bureaux dans le civil.
Arrive le 3 juillet 1944.
Parti le : 16 juillet 1944.

Sculis = Décalovic; maquis de Chuis jusqu'à libération



Kopeikin Wacili.

né le 3 mars 1925 à Maistrope U.A.S.S.
téléphoniste au 38^e rég^t infanterie S.H.R.
prisonnier le 18 septembre 1942 à Bogdols
reste 1 mois au camp de Georgievsk
emmené à Newinomysskaïa le 27 octobre 1942
parti le 3 janvier 1943 en wagon fermé et
arrive le 23 mars 1943 à Orleans.
évadé le 7 juin 1944.
Arrivé le: 3 juillet 1944.
Parti le: 16 juillet 1944.

Décaloué Seulis, maquis de Briens jusqu'à libération

Un dimanche matin, alors que Mme Philippon se trouve seule au comptoir, deux individus font irruption et, sous la menace de mitraillettes, exigent la remise intégrale du stock de tabac. Naturellement, le tabac était un produit rare et contingenté. Grosse frayeur de Mme Philippon, qui discute malgré tout pied-à-pied avant de céder. Ajoutons, pour l'honneur des assaillants, qu'il payèrent intégralement le butin. Les deux compères, maquisards russes, agissaient pour le compte du groupe. Gros consommateurs, ils renouvelèrent quelques semaines plus tard l'expédition, accompagnés cette fois-ci d'un résistant français pour cautionner l'opération. Ce jour-là, M. Philippon dut batailler ferme pour conserver sa montre très convoitée par les Russes.

Les conditions d'existence de ces hommes sont évidemment précaires. Couchant à même le sol, se lavant à la rivière toute proche, ils vivent d'expédients : vols de légumes et de pommes de terre dans les potagers, abattage d'une vache au détriment de M. Lecoœur etc. Il semble que le pain leur était fourni par le boulanger de la Chapelle. Contingenté en farine, mais compatissant, il ajoutait, dit-on, du son à sa farine pour faire face à la situation.

Le chef de ce maquis est Ivan Sabouroft, un homme brun de petite taille. Quelques mois passés en France lui ont permis de se familiariser avec notre langue.

Comme il fallait s'y attendre, les larcins commis un peu partout, font des mécontents dans le pays. Pour réconcilier les uns et les autres, une réunion se tient un soir dans l'ancienne maison de M. Cottinet au Bû. Ivan, représente ses camarades russes. Un des acteurs nous rapporte la scène : *"Il est tard ; il fait presque nuit. Ivan arrive escorté de deux compagnons. Tous trois, armés jusqu'aux dents, sont méfiants. L'un d'eux garde la porte d'entrée de la pièce où nous nous réunissons au premier étage. Nous savions bien qu'ils n'avaient guère d'autres moyens pour se nourrir que de glaner par-ci par-là. Nous voulions malgré tout qu'ils ménagent un peu nos propres récoltes. Si nous y sommes arrivés, c'est probablement au détriment des cultures plus riches de Pontarmé ou de Plailly"*.

Nos voisins apprécieront...

Nous avons reçu récemment de Mme Henno, un témoignage concernant le maquis soviétique de Thiers. Native de la Chapelle, son père tenait pendant la guerre dans cette localité, le garage proche des feux tricolores actuels. Elle avait quatorze ans en 1944. Avec quatre ou cinq camarades de la Chapelle, elle se rendait tous les jours de classe, au cours complémentaire de Senlis, à bicyclette. Mme Henno : *"Plusieurs fois Christiane Décatoire, élève de 3^e domiciliée à Senlis, nous tient compagnie à bicyclette sur le chemin du retour jusqu'à Pontarmé où elle nous quitte pour aller à Thiers. Nous faisons la route après l'étude du soir"*. Ce témoignage accrédite, semble-t-il, la version suivant laquelle Christiane assurait la liaison entre son père, chef de secteur F.N. de Senlis et le maquis de Thiers.

Ils n'étaient pas faciles à aborder dans leurs repaires ces maquisards. Sans connaissance du signal convenu : trois coups de sifflet, personne ne pouvait approcher des campements. Ils avaient demandé à l'un des rares Thiérais admis auprès d'eux un plan de la région. Certains ont assuré qu'ils envisageaient une action de sabotage sur l'aérodrome de

Creil. Qu'en est-il vraiment ? Peut-être désiraient-ils simplement avoir une notion plus précise de leur position par rapport à Paris et à l'avance des troupes alliées...

A notre connaissance, ils ne se livrèrent à aucune action de guerre durant leur séjour à Neufloulin. Et cependant, pendant plusieurs semaines, les conditions d'une situation explosive se sont trouvées réunies dans notre commune.

Rappelons en effet, qu'au cours du mois d'août 1944, un détachement de S.S. fit à son tour halte dans le pays. Le gros de la troupe s'emploie alors à remettre en état du matériel de guerre avant de poursuivre son mouvement de repli vers le nord et les côtes de la Manche. Certains engins, trop abîmés sont sacrifiés; feux et explosions se succèdent aux alentours de la maison forestière de la Pislote pendant plusieurs jours. Durant cette période M. Sobeaux dut mettre une partie de sa maison à la disposition d'une trentaine de soldats allemands qui occupèrent la cuisine, le grenier et les dépendances. La plupart partiront le 29 août veille de l'arrivée des Américains. Certains, craignant de tomber aux mains de francs-tireurs se réfugieront dans la forêt avec armes et bagages.

Le 21 août d'autres S.S. investirent la Place du Château. M. Delalain, prisonnier de guerre récemment libéré, conversa plusieurs fois avec eux. Malheureusement, les propos échangés n'ont pas été consignés; et nous ne saurons jamais si une réflexion simplement humaine fut, un jour de grâce exceptionnel, exprimée par l'un d'eux!

Peu avant la fin du mois, un soir vers 23 heures les terribles S.S. lèvent le camp au grand soulagement de la population. Ainsi, pour s'être miraculeusement ignorés Russes et S.S., ennemis irréductibles, purent cohabiter pacifiquement sur notre territoire ! S'il y avait eu affrontement, nul doute que le village eût été tenu pour complice du maquis qu'il abritait.

LA GRANDE INVASION

Tandis qu'en cette année 1944 l'occupant allemand se trouve peu à peu chassé de notre sol, des envahisseurs d'un type nouveau prennent la relève. Ravageant les espaces qu'ils conquièrent, ils sont signalés dans les grandes plaines voisines et leurs méfaits inquiètent des populations déjà traumatisées par quatre années de présence étrangère.

A l'école, les enfants matérialisent, au moyen de petits drapeaux tricolores piqués sur la carte de France, l'avancée des ennemis. Sur notre territoire, le premier de ces indésirables est capturé en rase campagne par M. Vandeponsèle lui-même.

Naturellement, au quartier général de nos édiles, un plan de bataille est rapidement dressé et les élèves des grandes classes mobilisés afin qu'ils se saisissent du plus grand nombre possible de prédateurs.

Le 12 juillet 1944, au cours de sa dernière session, la Délégation spéciale de la commune décide d'acheter, pour rendre plus efficace l'effort des combattants, l'armement qui jusqu'alors faisait cruellement défaut : trois "Vermorel".

Il faut admettre pourtant que l'adversaire cette fois encore sera de taille. Plus pugnace que l'énorme cohorte motorisée et blindée qui, en 1940, écrasait tout sur son passage avant d'être vaincue, la deuxième vague de doryphores⁽¹⁾ résistera, elle, à tous les assauts.

(1) Ce nom fut donné, pendant la guerre, aux Allemands qui occupaient notre sol... en parasites.

BOMBARDEMENTS ALLIES (août 1944)

Forestier en poste à Beauvais, je revenais de temps en temps à Thiers à bicyclette. Je passais parfois par St-Leu-d'Esserent où le franchissement de l'Oise se faisait par bac depuis la destruction du pont.

Un jour, au cours d'un retour qui précédait de peu la Libération, je pris la route qui traverse les villages de Cauvigny, Châteaurouge, Ully-St-George. C'était le 26 ou 27 août 1944. Une grande agitation régnait aux alentours : déplacements de soldats allemands en tous sens, clameurs, etc. Quand plus tard, j'ai su que vingt otages avaient été fusillés le 27 août au hameau de Châteaurouge, je me suis demandé par quel miracle j'avais pu poursuivre ma route sans être au moins interpellé!

Vingt noms figurent sur la stèle commémorative du massacre de Chateaurouge . Huit sont ceux des maquisards du groupe F.T.P. local tués le 27 août à l'issue d'un violent accrochage dans ce hameau avec les Allemands et douze sont les noms des otages civils, habitants du village, fusillés ce même jour en représailles.

C'est au cours de cette équipée que je découvris les énormes dégâts causés aux carrières de St-Maximin et à la forêt de Chantilly par les récents bombardements.

Les carrières de St-Maximin abritaient les fameux V1 sur lesquels les Allemands fondaient leurs derniers espoirs, ainsi que des rampes de lancement. La forêt de Chantilly, quant à elle, recélait d'importants dépôts de carburant autour du carrefour de la Table de Montgrésin.

Depuis la rive gauche de l'Oise jusqu'au carrefour des Ripailles, puis du carrefour des Lions à la Table de Montgrésin et vers Comelle, d'énormes cratères encombrés de troncs déracinés, brisés et enchevêtrés rendaient toute progression, vélo sur l'épaule, quasi impossible. Il n'y avait par endroits plus trace de route.

Le 8 août, les bombardiers avaient largué leurs projectiles à haute altitude. Le hameau de Montgrésin reçut trois bombes, provoquant la mort de deux habitants et endommageant sérieusement deux maisons.

Plus heureux, le village de Pontarmé fut épargné. En signe de reconnaissance, le curé de la paroisse, M. Langlet, fit élever un calvaire à l'entrée nord du village en bordure de la route nationale 17.

Les arbres bombardés ou mitraillés, impropres à l'industrie perdaient toute valeur. Les industriels redoutaient les dégâts causés aux scies à ruban par les éclats de bombes ou les balles. Avec le temps, certaines blessures bien cicatrisées n'apparaissaient plus, ce qui les rendait encore plus redoutables. Aujourd'hui ce risque semble écarté. Sous toutes réserves...

Un danger guettait aussi le promeneur qui s'aventurait en forêt après la Libération : celui de mines restées sur le terrain et des bombes non explosées. Elles firent plusieurs victimes.

Quoique très minime, ce risque demeure. A preuve cette bombe de 500 kg en parfait état, renfermant 140 kg d'explosif découverte par un promeneur à proximité des étangs de Comelle le 28 octobre 1992.

Découverte par un promeneur, une bombe datant de la dernière guerre mondiale, a été désamorcée hier midi en plein cœur de la forêt de Chantilly.



L'IMPORTANTE déflagration qui s'est produite hier midi en forêt de Chantilly a dû surprendre plus d'un habitant. A l'origine de la détonation, le service de déminage de la sécurité civile qui procédait au désamorçage d'une bombe de 500 kg, retrouvée il y a quelques jours tout près des étangs de Comelles.

« C'est un promeneur qui nous a signalé l'engin », raconte le capitaine de la compagnie de gendarmerie de Chantilly. » Et

de reprendre : « Il se promenait avec un détecteur de métaux et l'a découvert par hasard ». Alerté immédiatement, le service de déminage de Versailles investit alors les lieux dès jeudi matin pour un premier repérage. Et pour des raisons de sécurité évidente, le secteur sera entièrement verrouillé.

Mais ce n'est qu'hier en début de matinée que la bombe sera définitivement neutralisée.

« C'était une bombe anglaise, précise Jean-Pierre Sciamplacotti, du ministère de l'Intérieur. Elle avait dû être larguée par un bombardier durant la dernière guerre mais elle n'a jamais explosé. » Et d'enchaîner : « Elle était en parfait état. On a donc été obligé d'être très prudent. » Et pour cause, l'engin renfermait près de 140 kg d'explosif !

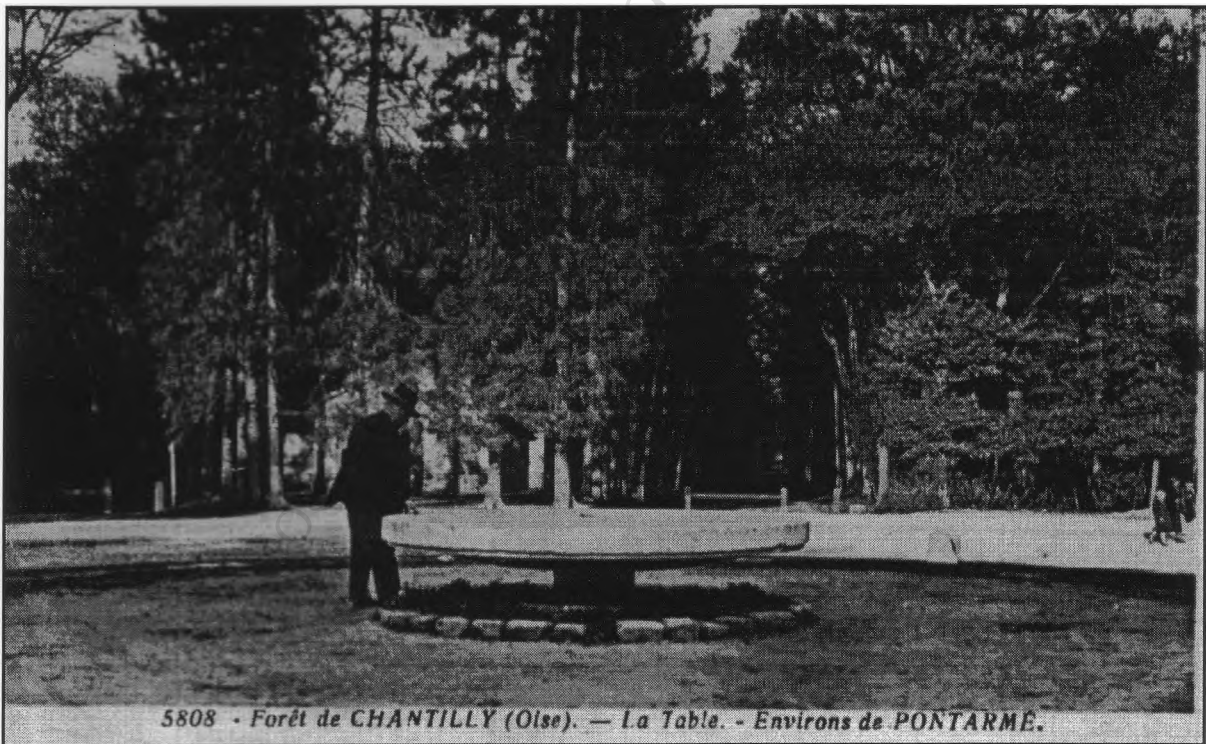
La neutralisation de la bombe a nécessité l'intervention de la sécurité civile, des gendarmes et des pompiers de Chantilly.

Les hommes de la sécurité civile vont alors désamorcer l'engin en lui retirant les deux fusées de mise à feu. Ce sont d'ailleurs ces deux fusées qui exploseront hier midi, afin d'écarter tout incident. Quant à la bombe proprement dite, elle devait, hier, être stockée dans un lieu tenu secret avant d'être transportée en baie de Somme où elle sera détruite.

Christophe Sarach



Le chalet du carrefour de la Table de Montgrésin après le bombardement des dépôts de carburant du 8 août 1944. Seul le socle en béton subsiste de nos jours. Les deux enfants sont Paul et Renée Delalain.



*Carrefour de la Table avant la guerre. (années 1930)
On aperçoit le chalet en arrière plan.*



La forêt après le bombardement du 8 août 1944.



Abords de la Table.

TROUBLE - FETE

Comme au coeur d'un drame se glisse parfois une note insolite, originale ou drôle, tandis que chaque jour apporte son lot d'événements graves, que le grondement du canon, au rythme des combats. retentit de proche en proche, un repas de noces se déroule au coeur de notre village.

Ce samedi après-midi 26 août Yvette et Raymond Saget, après avoir célébré leur mariage. sont réunis tranquillement autour de la table familiale en compagnie de leurs invités parmi lesquels M. Quirin le maire du village.

Subitement un militaire allemand en armes... que personne n'avait invité fait irruption. Stupeur générale !

Manifestement l'intrus n'est pas venu se joindre à la fête. D'ailleurs l'heure n'est pas aux réjouissances dans la wehrmacht! Depuis le débarquement du 6 juin, les Allemands, quoique opposant une forte résistance, subissent des revers sur tous les fronts. Obligés d'abandonner du matériel, privés parfois même de carburant, les voici contraints d'utiliser des chevaux pour effectuer leur repli. C'est dans cette situation peu confortable que se trouve le commandant de l'unité qui traverse Thiers ce 26 août quand il adresse à Monsieur le Maire un ordre de réquisition.

Ainsi. M. Quirin, ramené brutalement aux dures réalités du temps, se voit-il pressé dans la plus grande confusion, de mobiliser sur le champ charretiers et attelages.

La plupart des cultivateurs qui en 1940 avaient participé aux travaux forestiers se trouveront ainsi à nouveau réunis pour former, bien à contre-coeur, un convoi qui s'acheminera dans la nuit vers St-Just-en-Chaussée. Rendus à la liberté une fois leur mission remplie, tous s'empresseront de rallier Thiers-Sur-Thève au plus court.

Quand à M. et Mme Saget c'est à plus d'un titre qu'ils garderont, avec le souvenir de cette agitation, l'image d'une folle journée achevée sous la surveillance incongrue d'une sentinelle armée, en faction devant le portail de leur maison.

LA LIBERATION

Le 24 août 1944, des éléments de reconnaissance de la division Leclerc atteignent en fin de soirée la place de l'Hôtel de Ville à Paris. C'est le prélude à la libération de la capitale. Le lendemain, le général de Gaulle entre triomphalement à Paris.

Cependant, la guerre n'est pas terminée. De dures batailles se livrent dans la banlieue nord où le terrain d'aviation du Bourget est l'enjeu de combats meurtriers. Suivant le témoignage de M. Tymkiv une avant-garde, composée de trois ou quatre soldats américains, s'infiltra dans notre région vers le 25 août. Elle se présenta entre autres à la maison du Calvaire, de nuit, pour recueillir des renseignements, des cartes et évaluer les résistances allemandes dans la région et les alentours.

D'après le récit de M. R. Lefebvre déjà cité, face à la résistance ennemie au nord de Paris, les alliés avaient envisagé de faire atterrir une division aéroportée sur les lignes arrières allemandes pour provoquer leur décrochage.

Contacté par le capitaine de Montalembert de l'état-major des Forces Françaises Libres, M. R. Lefebvre reçoit mission de désigner le terrain et mettre en place les préparatifs de cette opération. Il dispose avec le bois Bourdon à Thiers d'un terrain homologué⁽¹⁾, dont la situation géographique à proximité de la route nationale 17 est idéale. Ce plan reçoit un début d'exécution. Mais entre temps, l'Histoire en décide autrement : les forces allemandes cèdent au nord de Paris et se replient. Le plan Lefebvre n'a plus d'objet. Il n'empêche qu'à ce moment de la guerre, Thiers faillit bel et bien jouer un rôle important.

Le 30 août, les 28^e division d'infanterie et 5^e division blindée américaines sont en mesure de poursuivre l'offensive en direction de Senlis.

Dans l'après midi vers treize heures, des éléments blindés arrivent à Pontarmé par la route nationale 17. D'autres groupes motorisés de reconnaissance empruntant des itinéraires secondaires y font leur jonction. C'est un mercredi.

Très vite la nouvelle se propage. La population accourt et entoure les libérateurs et leurs chars sans se soucier des risques qu'une telle concentration humaine présente. L'enthousiasme l'emporte.

⁽¹⁾ Par le B.O.A. (Bureau des Opérations Aériennes) de Londres.

M. Philippon, voyant une jeep arrêtée au carrefour du Calvaire, aborde le chauffeur en anglais. Mais c'est un Parisien qui lui répond! A bicyclette, il court annoncer la bonne nouvelle aux employés du golf et croise en chemin des Allemands qui s'enfuient par le chemin de Charlepoint. L'absence d'opposition organisée dans notre région permet aux troupes américaines de progresser rapidement. Elles atteignent et libèrent Senlis ce même jour à quatorze heures vingt.

Cependant, quelquefois, des arbres abattus en travers de la route ralentissent leur progression. M. Dupont nous racontait, avec humour, l'émerveillement de nos bûcherons thiérois qui découvraient la tronçonneuse magique capable de dégager la route en quelques minutes.

Les Allemands ne s'avouaient jamais battus et savaient, quand le cours des événements le commandait, organiser la retraite. En ce jour précisément, des points de résistance hâtivement préparés au-delà de Senlis permettent à leurs batteries d'artillerie de contenir un temps l'avance alliée. Les Américains, dont la supériorité en matériel est écrasante, ripostent sans discontinuer. Une batterie a pris position à la lisière du bois Dupuis, à proximité de l'actuelle rue de Neufmoulin. Le tir est réglé par un avion qui tourne sans arrêt dans notre ciel.

Toute cette activité fait le bonheur des enfants, mais aussi des plus grands qui savent désormais que la marche des forces américaines à laquelle nous assistons scelle définitivement la défaite allemande.

Plusieurs témoins nous ont dit à quel point les Américains recherchaient des produits frais pour se nourrir : tomates, fruits, salades... Lassitude sans doute de leur nourriture industrielle bien conditionnée. Tous en redemandaient. C'était la pleine saison. En retour, ils n'étaient pas avares de cigarettes Camel, de chocolat, et autres produits de luxe made in U.S.A., tels ces petits cubes tout prêts à consommer contenant thé, sucre et lait concentré.

M. Lionel Deuil avait dix-sept ans à cette époque. Il se souvient des artilleurs du bois Dupuis, mais plus encore de son équipée dans le village à bord d'une jeep.

Thiers libéré manifeste sa joie et se prépare à fêter l'événement.

Alors que des vengeances sommaires s'exercent ça-et-là, à Thiers, mises à part quelques réactions primaires, les débordements seront rares. Bien sûr, se produit comme partout, une éclosion de brassards F.F.I. Avides d'actions d'éclat, quelques "justiciers" malmènent en place publique l'effigie du maréchal Pétain. Moins agités et moins nombreux aussi, ceux qui avaient pris de vrais risques, rentrent dans le rang, discrètement⁽¹⁾.

Quant aux hommes du maquis soviétique, ils peuvent enfin sortir de l'ombre et manifester leur joie en se livrant, chez Dupuis, aux danses cosaques de leurs lointaines provinces. Quel bonheur aussi d'entendre les cloches de notre église tinter avec tant d'allégresse!

⁽¹⁾ Cependant, en reconnaissance de son action clandestine, M. Marinier - qui ne revendiqua jamais quoi que ce soit - reçut à l'occasion de ses obsèques à Thiers en 1952, un hommage chaleureux de M. Lefebvre.



*Mercredi 31
août 1944.
Un groupe
de soldats
américains à
Thiers.*

*Les enfants
sont Paul et
Renée
Delalain et
Christiane
Ragu.*

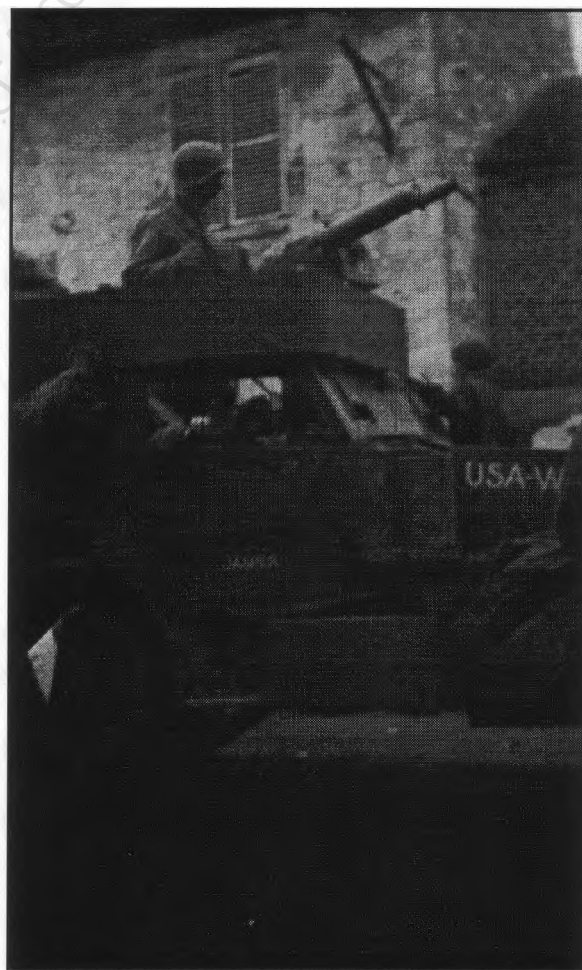


*Thiers
Grand-rue
30 août 1944*

*Yvette Saget,
le jeune
Gavliak
et M.
Znamenak*



*Mercredi 30 août 1944:
Les chars américains à Pontarmé.
Entre deux tankistes: Renée Delalain.
En bas à droite: Jacques Logghe et Marcelle Bourlet.*



RETOUR AUX URNES

La guerre se prolongera huit mois encore.

Dans l'ensemble de la France, l'après-Libération devait être marquée par des règlements de comptes de toutes natures. Ce fut durant quelque temps le règne de la justice expéditive.

Quoique non impliqué directement, Thiers connaît une affaire de ce genre. Le 22 septembre 1944, M. Marinier découvre en forêt, à proximité du carrefour du Bû, au bord de la Vieille Route, un homme gisant tué d'une balle dans la nuque. Avisée, la gendarmerie fait transporter le corps à la mairie puis, dans le local de la pompe à incendie pour enquête. Mais, dans le climat passionnel de l'époque, les investigations se heurtaient généralement à bien des réticences.

Qu'est devenue cette affaire? nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, il était indispensable de ne pas laisser se développer une justice populaire génératrice de tous les excès : jugements sommaires, vengeances de tous ordres, règlements de comptes personnels etc. Les autorités s'emploieront à rétablir rapidement des structures administratives et judiciaires normales. A Thiers, la démission du secrétaire de mairie de M. Delabroy le 4 juin 1944 prélude à la dissolution de la Délégation spéciale de la commune qui tient son ultime séance le 12 juillet.

L'effervescence de la Libération un tant soit peu calmée, il apparut nécessaire d'assurer sans plus tarder l'administration de la commune privée de guides. Nos conseillers, dont le mandat, ainsi que nous l'avons rapporté précédemment, avait été suspendu par Vichy, furent conviés le 23 septembre 1944, sous la présidence de leur doyen M. Octave Dôlé, à élire un maire.

Ce Conseil était composé de MM. O. Dôlé, F. Dôlé, E. Deslandes, J. Dupont, G. Delaine, G. Dupuis, R. Boyelle, A. Cottard, R. Théroïne.

Il élut :

M Robert Théroïne : Maire

M Fernand Dôlé : Adjoint

Le Conseil retrouvera une légitimité toute neuve le 29 avril 1945 avec l'organisation au plan national des élections municipales. Aussi étonnant que cela paraisse aujourd'hui, les femmes exclues jusqu'alors des compétitions électorales, pourront enfin prendre part aux scrutins, participant désormais de plein droit à la vie publique.

La capitulation allemande sans conditions du 8 mai 1945, mettra un terme au dernier cataclysme de notre histoire contemporaine.

Ouvrages consultés : Eugène Gazeau : 60 mois de guerre et d'occupation
à Senlis.

Jean Léturgie
Abbé Jean Marie : L'abbé Amyot d'Inville

Xavier Leprêtre : Même au péril de la liberté...
J.P. Besse : L'Oise septembre 1940-1944

Documents : M. Charpentier : Archives F.N.
M. Sobeaux : Notes journalières
M. René Marinier : Notes journalières

Témoignages : MM. Jacque Dupont - Marcel Philippon - Marcel Dôlé
Raymond Saget - Michel Cottard - M. Tymkiv - Olivier Deuil
Mme Henno

(1) Témoignages recueillis par messieurs P. DIVOUX, M. MAVRE et M. MARINIER.

Mise en page et photocomposition : Philippe Marinier
Edition C.C.A.T. : Mars 1995